

Louis Argence
† 19.8.95
p. 58 à 62

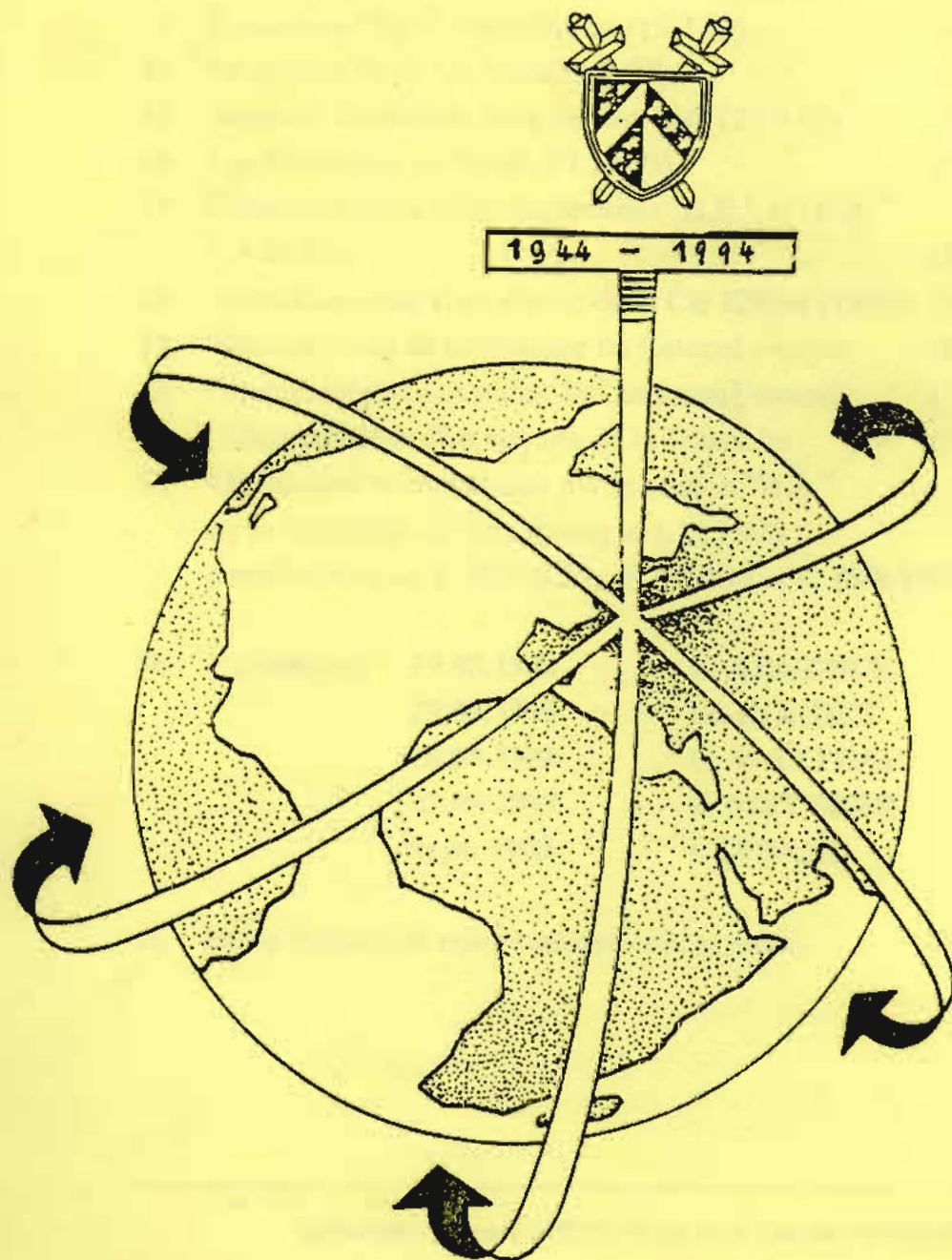
p. 35: rafles nazy
des étudiants strasbourgeois

BULLETIN

DE L'AMICALE DES ANCIENS

DE LA BRIGADE INDEPENDANTE ALSACE-LORRAINE

229 - III, 1993



**BULLETIN DE L'AMICALE DES ANCIENS
DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE
N° 229-III-1993**

SOMMAIRE

- | | | |
|----|---|-----------------|
| 1 | Annonce du Congrès du Cinquantenaire
25-26 mai 1994 à Strasbourg | (E. FISCHER) |
| 2 | La section "M" à Froideconche (14.5.93) | (A. PEIFFER) |
| 3 | La Légion d'Honneur à J.P. Séret-Mangold (8.7.93) | (R. BERGDOLL) |
| 7 | La section "S.O." à Marsaneix (15.7.93) | (R. BERGDOLL) |
| 11 | La section "S.O." à Atur (15.8.93) | (R. BERGDOLL) |
| 15 | Réunion d'automne de la section "M" (25.9.93) | (A. PEIFFER) |
| 16 | Les Mosellans au Sénat (27.10.93) | (A. PEIFFER) |
| 19 | Rencontre d'automne des sections "B.R." et "H.R."
(14.10.93) | (J. GROTZINGER) |
| 21 | Journal de route d'un ancien de la Cie Kléber (1944) | (R. MARTIN) |
| 31 | Nouveau récit de la blessure du Colonel Jacquot | (H. MERLE) |
| 35 | Cinquantenaire des rafles de Clermont-Ferrand | (L. STRAUSS) |
| 37 | Cinquantenaire d'un voyage de la Toussaint | (B. METZ) |
| 53 | Célébration oecuménique par la section "B.R."
en la cathédrale de Strasbourg le 1.12.1993 ;
contributions de P. BOCKEL, P. WEISS et E. FISCHER | |
| 58 | Carnet noir 19.08.1993 L. ARGENCE
29.08.1993 M. RONDET
10.09.1993 G. WATTEAU
23.09.1993 B. METZGER
Sept. 1993 I. DINARD | |
| 66 | Petite histoire de notre bulletin - 4ème partie | (J. LIBOLD) |

CONGRES DU CINQUANTENAIRE

STRASBOURG 25 ET 26 ~~JUIN~~ 1994
MAI

Le congrès du cinquantenaire sera, bien certainement, la dernière grande manifestation de l'Amicale sur les lieux mêmes où la Brigade acheva la mission sacrée qu'elle s'était donnée dans le secret des maquis et dans sa foi juvénile.

Certaines autorités auront le désir de rappeler, à cette occasion, une histoire semi-séculaire et, hélas, trop oubliée, mais ô combien significative, devant ses derniers témoins, avant qu'ils ne fassent place aux seuls immuables lieux de mémoire. Aussi, à leur demande, le congrès se déroulera-t-il sur deux journées, comme suit :

Mercredi 25 mai

A partir de 15 heures : accueil au Pavillon Joséphine (Orangerie) ;
16 heures 30, départ pour la place d'Austerlitz ;
17 heures, inauguration de la plaque commémorative au de 2 de la rue de la
Brigade Alsace-Lorraine ;
17 heure 45, départ pour le Pavillon Joséphine ;
18 heures 15, Assemblée générale ;
19 heures 15, apéritif ;
20 heures, banquet fraternel.

Jeudi 26 mai

9 heures, office oecuménique à la Cathédrale ;
10 heures, départ à pied pour la place de la République ;
10 heures 30, dépôt de gerbe au monument aux morts ;
11 heures, départ à pied pour la place Broglie ;
11 heures 15, réception dans les salons de l'Hôtel de Ville ;
12 heures 30, départ pour le repas aux asperges ;
15 heures, visite des lieux de la bataille de Gerstheim, avec arrêt au pont de
Kraft et sur les digues ;
17 heures, pot de séparation.

Participation à l'Assemblée Générale de la B.A.L.
le 14 mai 1993 à Froideconche
Section Moselle

La veille de notre départ, le temps était mauvais avec annonce de pluie. Le matin du 14, le ciel gris se reflète sur les visages ; tout le monde semble résigné à participer à une A.G. bien mouillée.

A partir de 5 heures, le car fait le "ramassage" au cours de différents arrêts : Metz - Grigy - Solgne - Delme - Château-Salins et enfin Vandoeuvre. Nous sommes 36, heureux de nous retrouver et de remémorer de vieux souvenirs.

Partis de bonne heure, les estomacs crient famine. A 9 heures, arrêt à Saint Sauveur chez Maxim où un copieux petit déjeuner nous attend. Arrêt un peu plus long que prévu, ce qui fait arriver la Section "M" une fois de plus avec un léger retard à Froideconche où l'A.G. sous la présidence de Gustave HOUVER avait, quant à elle, débuté à l'heure fixée. Les isolés de la Section sont déjà là. Au total, nous sommes 48 Mosellans, chiffre qui n'avait plus été atteint depuis quelques années. Les retrouvailles avec les copains d'Alsace et du Sud-Ouest sont fraternelles.

La cérémonie au monument national fut émouvante. Dommage que la température, trop fraîche pour la saison, ait pu faire trouver les allocutions un peu longues. Bravo au chœur des enfants, frigorifiés mais stoïques. Un grand coup de chapeau aux organisateurs du Haut-Rhin et à leurs épouses, "des vraies brigadières", pour les gâteaux "maison" sucrés ou salés accompagnant le Crémant d'honneur. Cela réchauffait le corps et le cœur. Repas excellent, très bon service, organisation légèrement militaire, mais indispensable pour obtenir un peu d'ordre parmi les anciens toujours habitués de leur "discipline Brigade", et ce malgré les années.

La visite au Bois le Prince sous un soleil timidement revenu, mais ô combien apprécié par nos vieux os, a laissé beaucoup d'entre nous un peu déboussolés, ne retrouvant pas les lieux tels que nous les avons connus il y a près de 50 ans, et pour cause...

Après les adieux toujours aussi tristes aux Alsaciens et au Sud-Ouest, le car prit la direction de Remiremont par la petite route forestière nous permettant d'apprécier la maîtrise des chauffeurs. Retour à Metz à 21h30.

A. PEIFFER

**SECTION SUD-OUEST
REMISE DE LA LEGION D'HONNEUR
A POPAUL SERET-MANGOLD**

Le 8 juillet, grand branle-bas à la salle Grassé, au Théâtre municipal de Périgueux, pour une cérémonie éminemment sympathique : la remise de la Légion d'Honneur à Jean-Paul SERET-MANGOLD, le nouvel argentier de la Section Sud-Ouest, mais ami de longue date d'une foule de personnes qui peuplent les associations et représentent le symbolisme de la FRANCE meurtrie d'il y a un demi-siècle. Nous sommes une bonne vingtaine de gens de la Brigade parmi les soixante invités qui composent le cénacle des fidèles, élaboré par Popaul VERNONIS et son épouse.

Inutile de revenir sur le curriculum-vitae de Popaul, Ernest HUTTARD en parle savamment dans l'allocution reproduite ci-après. Retenons seulement qu'il n'avait pas tout à fait dix-huit ans quand il s'engagea pleinement dans l'aventure qui nous tient encore particulièrement à coeur.

Il était bien jeune, mais la vertu cornélienne et l'exemple paternel ne connaissent point de limites d'âge (un peu mieux néanmoins que le plus lu des quotidiens régionaux qui le fait naître le 25 juin 1944).

La croix lui est remise par Georges GIVORD, le président départemental des Français Libres, heureux de parrainer le récipiendaire, comme il l'avait été - dit-il - lors de sa propre remise de croix de chevalier par l'amiral CABANIER.

L'heure des discours, ceux de HUTTARD, notre président, de M.M. WEILL et CHRISTMANN, respectivement Vice-Président et Secrétaire de l'association Alsace-Périgord est également celle de la dominante d'émotivité chez Popaul qui, la voix étranglée, ne peut que remercier, remercier... les compagnons de tous horizons et de tous bords venus l'honorer.

L'hommage rendu rejaillit, comme il se doit, sur Madame SERET, pour une fidélité sans faille ; les gerbes, bouquets et compositions florales en font foi. Les félicitations, accolades et embrassades préludent à la partie gastronomique : un excellent buffet assorti d'un champagne de qualité.

Une distinction mûrement arrosée, mais certainement bien méritée.

Raymond BERGDOLL

**ADRESSE D'ERNEST HUTTARD A
JEAN-PAUL SERET-MANGOLD
LE 8 JUILLET 1993 A PERIGUEUX**

Cher "Popaul Vernois",

Permetts-moi de t'apostropher ainsi, car tel était ton nom d'emprunt dans la Résistance à laquelle tu te vouas corps et âme et qui te valut d'abord une élogieuse citation à l'ordre du Régiment, le 24 mars 45 avec l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze, puis, la même année, celle de la Médaille de la Résistance. Ces titres t'ont permis de postuler pour cette haute distinction, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur, qui te sera remise incessamment par ton ami, M. Georges GIVORD, Président de l'Association des Français Libres de la Dordogne.

Cet insigne prendra valeur de perpétuation parce qu'il nous fait songer irrémédiablement à cette autre Croix de la Légion d'Honneur, malheureusement décernée à titre posthume, le 4 février 1945, à ton père, Charles MANGOLD, dit "Cdt VERNOIS", Ex-commandant des F.F.I. de la 12ème Région, supplicié cinq jours durant dans les geôles du 35ème à Périgueux et qui s'ouvrit les veines pour ne point parler. Ranimé de force, il fut ligaturé hâtivement pour pouvoir le fusiller, debout et conscient, dans le coin de cour affecté aux exécutions sommaires, le 12 août 1944.

En tant que président de la Section S-O de l'Amicale des anciens de la B.A.L., je t'exprime la fierté que nous ressentons tous avec toi, au sein de notre association. Comme Alsacien d'origine, j'y ajoute un brin de fierté personnelle, parce que tu vis le jour dans cette province chère à nos coeurs, le 25 juin 1924, à Strasbourg.

Rien d'étonnant que tu te retrouves à Périgueux avec des milliers d'autres Strasbourgeois, en septembre 1939, et que l'Ecole professionnelle, maintenant Lycée Claveille, remplace l'Ecole Pratique et d'Industrie que tu fréquentais auparavant.

En mars 1942, tu t'engages dans l'armée de l'air à Marignane. L'armée étant dissoute en novembre, tu trouves INNOCENTI à Périgueux en décembre 1942 et tu es un de ceux qui l'aident à camoufler du matériel de l'ex-26ème, pour le compte de l'O.R.A. Tu le mets en relation avec ton père, à cette époque, chef de l'A.S. de Périgueux.

Dès août 1943, tu es agent de liaison, affecté successivement aux camps Mireille, Roland et Marcel pour travailler sous les ordres d'ANCEL, à partir de février 44. J'évoque pour toi la Double, Chaulnes, les Pâqueries, Le Moulin du Rozier, les Planches, Durestal et aussi cette étonnante boîte à lettres qui se tenait à Vergt, à la pharmacie BOUBAUD. Après la libération de la Dordogne, lors de la constitution du bataillon "Strasbourg", en septembre 44, ANCEL refuse ton engagement volontaire par cette remarque lapidaire : "Un mort dans cette famille, ça suffit !". C'est pourquoi tu t'engages au 50ème R.I. qui devient le 26ème R.I.

En avril 1945, tu retrouves l'Armée de l'Air qui te libère définitivement le 19 mars 1946 après des passages à Naouas, Biscarosse, La Rochelle et la Base de l'Ecole de Rochefort s/Mer.

Tu trouves ensuite le temps de te marier avec Lucienne, Périgourdine de vieille souche, devenue une de nos fidèles brigadières, que nous sommes heureux de saluer à tes côtés. Une fille naîtra de cette union, en Alsace, la province que tu retrouves de 46 à 80, employé successivement à l'OfficePublic

des HLM, à la Robinetterie Industrielle et à la S.A.T.P., service matériel. Tu te retires en 1984 à Notre-Dame-de-Sanilhac.

Tu ne désarmes point, car en plus de tes activités domestiques, tu remplis les fonctions de :

Trésorier de l'Amicale des Anciens de la B.A.L.,
Co-président du Comité de Liaison de la Résistance,
Co-président du Comité du Prix de la Résistance,
Responsable des anciens du Bataillon ROLAND,
Membre du Comité de l'A.N.A.C.R.
Président de l'Amicale Alsace-Périgord.

Que l'on me pardonne d'avoir été très long, mais il fallait plus de courage pour s'atteler à toutes ces tâches que pour écouter leur énumération.

Je termine en te félicitant bien sincèrement pour cette distinction, mais nous n'aurions garde d'oublier ta compagne des bons et mauvais jours à qui un petit groupe d'épouses de tes camarades se fait le plaisir d'offrir ces quelques roses.

SECTION SUD-OUEST
COMMEMORATION DE MARSANEIX
18 JUILLET 1993

Nous bénéficions de la clémence des cieux qui nous réservent une belle et chaude journée d'été, alors que les météo de près ou de loin nous promettaient une zone bistre avec perspective de fortes averses orageuses.

C'est pourquoi la petite bourgade de Marsaneix connaît la turbulence des grands rassemblements avec ses groupes compacts, hauts en verbe, ses théories de voitures plus ou moins sages, certaines plastronnant effrontément en travers des chemins d'accès à la tranquillité des occasionnels parkings.

Sur le coup de 10 heures, en présence de M. SCHMITTLIN, Directeur départemental des A.C. et V.G. et de M. BOISSAVIT, maire ès lieux, ANCEL, BOUBOULE et notre président du Sud-Ouest, Ernest HUTTARD, déposent les gerbes devant le monument aux morts de la commune ; le garde-à-vous, la sonnerie aux morts et la Marseillaise étant réservés à la solide trompette de notre fidèle Michel GENESTE, ancien garde-républicain. Dans une courte allocution, le Maire se complait à dire que la mémoire des faits perpétrés en juillet 1944 ne semble pas avoir été altérée par le cours du temps, la présence très nombreuse des représentants des familles des victimes, des habitants de la commune et des camarades de la Brigades faisant foi de la vivacité de celle-ci.

Plus nombreux encore sont les participants à la stèle de MARTEL pour l'hommage rendu aux victimes exécutées le 18 juillet 1944, plus nombreux également sont les bouquets et gerbes déposés dans l'enceinte du monument avant l'appel des noms des morts, les sonneries d'usage et les notes émouvantes du Chant des Partisans. Le discours du président HUTTARD associe la forte image de Jean MOULIN, l'un des plus illustres martyrs de la Résistance, à celle de nos camarades assassinés ici-même et ce n'est pas sans

émotion que Paul ALBERT, rescapé de la tuerie, en face à face avec la plaque de marbre où sont gravés les noms de ses amis disparus, entame avec eux le dialogue muet du souvenir. La Marseillaise clôt la cérémonie sobre, mais toujours saisissante.

Les voitures, en file imposante, cahotant et brinquebalant à qui mieux mieux sur le sentes forestières recherchent un bitume plus accueillant pour rejoindre la salle des fêtes de la localité où nous attend l'habituel kir d'honneur, avant le repas du traiteur de céans, solidement charpenté et arrosé même, groupant une centaine de convives, dont 80 appartenant aux filières de l'Amicale.

L'ambiance est excellente ; TONY y va de son banjo, la trompette de Michel GENESTE a délaissé la raideur militaire pour plonger dans le riche folklore de notre jeunesse et en extraire des airs qui font - avec quelques écorchures peut-être - partie de notre mémoire.

Raymond BERGDOLL

DISCOURS DE HUTTARD A LA STELE DE MARTEL LE 18 JUILLET 1993

Monsieur le Directeur départemental,
 Monsieur le Maire,
 Mesdames, Messieurs,
 Chers camarades,

Les années s'égrènent sur la trame du temps. Les souvenirs d'enfance, de collège, d'usine, d'activités agricoles auxquelles nous participions, s'estompent au fur et à mesure que nous prenons du recul avec notre passé. Il est pourtant une mémoire qui nous reste fidèle, celle des années noires de nos souffrances sous l'occupation, celle d'une lutte sans merci contre l'envahisseur, celle également où sont nées d'indestructibles amitiés.

Ainsi donc, nous sommes encore une fois réunis devant cette stèle pour la commémoration de faits qui remontent à un demi-siècle bientôt et qui coûtèrent la vie à neuf de nos dix camarades, confrontés le 18 juillet 1944, sous une aube de petit crachin, au peloton d'exécution, à la suite d'une ignominieuse délation, amenant sur les lieux le concours conjugué d'un fort groupement nazi et d'une unité de miliciens également inhumains.

Le dixième d'entre eux, vous le savez, de par son sang-froid, a pu fausser compagnie à la mort qui l'invectivait : il est là, parmi nous ; il s'agit de Paul ALBERT, le maître d'oeuvre de cette manifestation qui, immuablement, entreprend chaque année, le pèlerinage l'amenant de Lorraine en Périgord, afin de revivre encore et toujours ces forts instants de son existence.

Commémoration signifie anniversaire. Les quotidiens, avec le saint du jour, ont pris l'habitude de nous rappeler des événements heureux, affligeants ou funestes, essaimés sur les bornes de l'histoire vécue ; nous nous y attardons quand ils présentent de l'intérêt, nous les apprenons ou les réapprenons, après le tri qui rejette au panier de l'insignifiance, la date de naissance d'une quelconque star de cinéma ou celle d'une vedette du Showbiz, car tellement nombreux sont par contre les épisodes et incidents plus féconds qui n'accrochent guère la plume des représentants du journalisme, trop sollicités par les courants versatiles de l'actualité.

Les rappels historiques les plus mémorables cette année, ceux d'un bicentenaire et d'un cinquantenaire, nous replongent dans une durable horreur.

Il y a deux siècles, la guillotine fonctionnait journellement et, avec la chute des Girondins, les conventionnels les plus modérés, en mai 1793, s'installa la Terreur qui ne prit fin qu'en Thermidor de l'année suivante, lorsque l'incorruptible ROBESPIERRE et ses amis prêtèrent, à leur tour, leur tête au couperet de SANSON.

Et l'histoire se répétant. l'atroce vérité qui suintait en traînées de sang dans les sinistres caves de la Gestapo et de la milice ou partait en fumée des fours crématoires, dans les épouvantables camps de concentration, répercuta une terreur aussi profonde au cours des années 1943 et 1944.

C'est pourquoi, en même temps que nous rendons hommage à RASQUIN et aux hommes de son groupe, nous voulons y associer la mémoire d'un des plus farouches résistants de notre pays de France. Il avait rang de ministre dans le Comité Français de Libération Nationale et il cimentait l'union de tous les groupements et mouvements en créant le Conseil National de la Résistance. Il s'agit de Jean MOULIN qui, le 21 juin 1943, tomba aux mains de BARBIE et de ses sbires, à CALUIRE, dans la banlieue lyonnaise. On ne saura plus rien de lui. Néanmoins, des camarades incarcérés au Fort Montluc, le virent passer un jour, dans un couloir, sous forte escorte et le visage tuméfié. Une vision cruelle qui trouvera son épilogue, le 8 juillet 1943, sur le registre des décès de la ville de METZ. Il y a cinquante ans maintenant.

Il appartient à notre ancien chef, colonel BERGER quand il commandait la B.A.L., redevenu André MALRAUX, de prononcer l'inoubliable discours qui accueillit les restes de Jean MOULIN sous les voûtes du Panthéon.

Jean MOULIN, les généraux DELESTRAIN et FRERE, Laure GATET, RASQUIN, le petit NOZIERES et tous les milliers de torturés et d'assassinés à des titres divers et avec des responsabilités très différentes, mais unis dans la même lutte par la même foi, ont écrit avec le sang versé, les pages d'une histoire qui ne devrait point sombrer dans l'oubli.

Je remercie M. le Directeur départemental, Monsieur le Maire de MARSANEIX et ses administrés, les familles de nos martyrs et tous mes camarades, de rester fidèles à la mémoire de ces tragédies d'un passé dont nous fûmes également de très modestes acteurs.

**SECTION SUD-OUEST
COMMEMORATION D'ATUR
15 AOUT 1993**

Après une nuit mouvementée, avec orages violents et impact dévastateur de grêlons hors norme, ces derniers promis à quelques régions bien délimitées du Périgord par une météo meurtrière, le ciel de l'Assomption a retrouvé une sérénité que ne connaîtront malheureusement point les sinistrés des heures passées. Le secteur vernois et le centre de la Dordogne ayant été épargnés cette fois-ci, le bourg d'ATUR, tout souriant, nous accueille pour la commémoration d'un des derniers massacres commis dans le département par les hordes nazies aux abois, le 15 août 1944.

Nous sommes une cinquantaine environ et quelques drapeaux pour représenter la Section Sud-Ouest. Les A.C. de Notre-Dame-de-Sanilhac et d'Atur ont, eux aussi, répondu nombreux à l'invitation lancée par les présidents en association avec la municipalité d'ici. A noter également la présence amicale et sympathique de MM. BOISSAVIT et THEULET, maires respectivement de Marsaneix et de Notre-Dame-de-Sanilhac.

A dix heures, selon les rites acquis, tout ce monde, accompagné par les curieux et les sympathisants de la commune, emblèmes en tête, se dirige vers le monument aux morts pour un premier dépôt de gerbes effectué par le Maire, M. CURNIL, et Ernest HUTTARD. Les dernières notes de la Marseillaise égrenées par le toujours présent Michel GENESTE, le cortège s'ébranle pour rejoindre la stèle des Martyrs. Le cérémonial s'y déroulera plus complexe avec le dépôt des gerbes, l'appel du nom des victimes, le Chant des Partisans à l'actif de la trompette de GENESTE, puis le discours du président HUTTARD.

Avant de clore, M. CURNIL répond par une allocution bien étoffée dans laquelle il prône l'éternelle recherche de la liberté, mais aussi l'absence de haine et de racisme. La Marseillaise terminée, les participants se regroupent dans un des bâtiments communaux pour le vin d'honneur offert gracieusement

par la municipalité. Une façon d'ouvrir les appétences de la cinquantaine de personnes inscrites au repas, à la salle des fêtes d'ATUR, appétences qu'un traiteur de VERGT satisfera, tant en abondance qu'en qualité.

Raymond BERGDOLL

DISCOURS DE HUTTARD DEVANT LA STELE D'ATUR LE 15 AOÛT 1993

Monsieur le Maire,
Chers Camarades Anciens Combattants,
Chers Amis de la Brigade,
Mesdames, Messieurs,

Nous voici une fois de plus rassemblés sur ces hauteurs familières, en réponse à l'appel lancé par la municipalité de la localité, assistée par l'association des anciens combattants d'Atur et de Notre-Dame-de-Sanilhac. Atur qui a pu oublier la haine qui jetait naguère des pays voisins les uns contre les autres et qui, dès 1987, sut accrocher le drapeau européen aux douze étoiles à côté de notre emblème tricolore, pour un futur de réconciliation et de coopération. Atur qui pourtant n'a pas gommé l'imagerie sanglante de la fatidique journée du 15 août 1944, qui vit l'horreur déferler dans ses murs et se terminer par le massacre de six de nos camarades.

MARY et HACQUARD tués à Raubaly, CHAUDOURNE à Moreau, WIRTH dans les bois de Chabanier, STOFFEL et DEBON au Petit Chabanier n'entreront pas de sitôt dans les tréfonds de l'oubli, que leurs sacrifices aient été longtemps commémorés séparément ou qu'ils aient trouvé une plaque évocatrice commune devant cette stèle de regroupement.

Je ne pourrai jamais assez remercier M. le Maire d'Atur, son Conseil, ainsi que les A.C. d'ici et de Notre-Dame, pour les efforts consentis afin que l'horreur de cette journée pénètre les esprits ou y reste vivace. Non dans un

quelconque esprit de revanche, mais pour sensibiliser la jeunesse afin que, jusqu'à la fin des temps, pareille flétrissure ne se renouvelle plus sous nos cieux.

Il semblerait d'ailleurs qu'à l'approche du cinquantième des faits qui ont fortement marqué notre région, bien des initiatives se soient ajoutées à celles qui depuis longtemps ont eu pour but d'évoquer ou de célébrer ce qu'était la Résistance, qu'il s'agisse de la diversité de ses mouvements, de la consistance des réseaux de renseignement, d'évasion ou d'action, de la structure du maquis, de l'application des tactiques de guérilla ou malheureusement du triste bilan de la déportation.

Les concours départementaux pour le Grand Prix de la Résistance constituent une des facettes de l'approche de cette période. Le passage de films, sous l'égide des Médailleurs de la Résistance entre autres, présentés par d'anciens maquisards ou détenus de camps de concentration, dans les établissements scolaires qui ont l'heur de ne point fermer leurs portes à cette forme d'enseignement par le vécu, cherche à éveiller l'imagination de l'adolescence à partir d'images enregistrées, consolidées par les témoignages fournis.

Depuis on fait mieux. En joignant l'utile à l'agréable, certaines institutions déplacent, pour les récompenser, des groupes de garçons et filles de 14 à 16 ans dans des hauts-lieux de la Seconde Guerre mondiale, principalement ceux qui touchent à la symbolique de la Résistance. C'est ainsi que des élèves sont placés résolument face à l'Histoire, au plateau des Glières où de janvier à mars 44, des centaines de jeunes maquisards trouvèrent une mort glorieuse, ou dans la cité martyre d'Oradour. Ici, dans les ruines de l'église, l'évocation des corps tourmentés des femmes et des enfants du village mutilé s'insurge toujours contre les affres et l'inhumanité, des commentateurs très au courant faisant revivre tour à tour l'affolement, la résignation, le tranquille courage, la trahison ou la barbarie dans sa plénitude.

N'étaient-ce point des survivants du fort de Vaux qui jusqu'à la mort du dernier d'entre eux, racontaient depuis la fin de la grande tourmente les incessants pilonnages de l'artillerie allemande, la faim et surtout l'obsédante

soif des hommes du commandant RAYNAL, aux visiteurs de l'ouvrage fortifié verdunois ?

Pour nombre d'entre nous, ce souvenir de souffrances reste inscrit dans l'esprit du passé éclatant de nos poilus, intégré dans la très forte Mémoire de la Grande Guerre.

Puisse la mémoire d'autres souffrances, celles de tous les prisonniers de la guerre 39-45, celles subies sous l'occupation, celles des chambres de torture, des convois de déportation, des camps de la mort ou des pelotons d'exécution toucher le coeur des jeunes d'aujourd'hui pour rester gravés dans leur conscience !

* *
*

SECTION MOSELLE COMPTE RENDU DE LA REUNION DE SECTION LE 25 SEPTEMBRE 1993 CHEZ PAUL ALBERT A GRIGY

Nombre de présents : 40

Absents excusés : BILLOTTE - GUERMANN - HOUVER - JAMBOIS - KIEFFER - MICHELETTI - OBRIOT - OBSTETTAR.

1. A 12 heures, le président Camille MARING ouvre la séance et souhaite la bienvenue aux camarades et plus particulièrement à ceux qui, pour des raisons de santé, n'avaient pas pu assister aux réunions depuis quelques années. Il se réjouit aussi du fait que la section n'ait pas eu de décès à déplorer depuis la dernière assemblée.
2. Le président donne ensuite des précisions sur notre prochain voyage à Paris, le 27 octobre. Notre ami, Roger HUSSON, sénateur-maire de Dieuze, organise avec Madame HUSSON, une visite du Sénat à notre intention. Trajet en car, petit déjeuner en route, déjeuner au Sénat, visite de Paris, petit repas du soir au retour. Départ de Dieuze à 5h30 avec ramassage sur le trajet jusqu'à Metz-Grigy. Merci au Sénateur-maire.
3. Le président donne ensuite la parole au secrétaire qui explique pourquoi son article sur notre voyage à Froideconche n'a pas pu figurer dans le dernier bulletin. Il regrette en outre que le compte rendu qu'il a envoyé après le Congrès de Vergt relatant l'excursion dans la vallée de la Dordogne n'ait pu être publié. Dans ce compte rendu, il soulignait l'intérêt et la satisfaction des Mosellans ainsi que l'amabilité de Noël BALOUT qui avait tout prévu dans le détail et donné les explications de quelqu'un qui connaît parfaitement son département. Les camarades unanimes remercient chaleureusement leur ami Noël BALOUT.

4. Après cette parenthèse et l'ordre du jour étant épuisé, le président souhaite à toutes et à tous bon appétit. Le menu comme d'habitude, est fort copieux et de qualité (le "fort" est nécessaire). Vers 16 heures, c'est la séparation, mais le 27 octobre est proche.

A. PEIFFER

SECTION MOSELLE VISITE DU SENAT - 27 OCTOBRE 1993
--

Les anciens de la B.A.L. Section Moselle, invités par leur camarade Roger HUSSON, Sénateur-maire de Dieuze, ont visité le Sénat le 27 octobre 1993.

Départ de Dieuze par car à 5h30 ; passage et prise en charge des invités à Moyenvic, Château Salins, Delme, Solgne, puis Grigy devant le restaurant de notre ami ALBERT Paul. Départ à 6h40 vers Paris par l'autoroute de l'Est.

Petit-déjeuner prévu et retenu au Relais de Reims-Champagne sur l'autoroute à 9h15. Après ce copieux petit-déjeuner, très apprécié, nous reprenons la route et arrivons à 11h15 au Palais du Luxembourg, siège du Sénat. Nous sommes accueillis par l'épouse attentionnée et dévouée de Monsieur le Sénateur. Madame HUSSON nous colle un badge sur le revers de la veste. Nous sommes alors pris en charge par un huissier qui nous résume l'historique du Sénat.

HISTORIQUE

Au 16ème siècle, le duc Piney Luxembourg avait fait bâtir un hôtel qui porte son nom et qui, après transformation, est aujourd'hui le Petit Luxembourg. Marie de Médicis l'acheta après la mort d'Henri IV en 1612. A côté, Salomon de Brosse édifia sur un plan rappelant le palais Pitti à Florence, une majestueuse demeure.

Marie de Médicis appela Rubens pour le décorer. Poussin et Philippe de Champagne contribuèrent aussi à l'embellir. Après la mort en exil de Marie de

Médicis, son palais appartient à Gaston d'Orléans. Ensuite Mademoiselle de Monpensier et Elisabeth de Guise le possédèrent simultanément. La dernière le donna à Louis XV. Jusqu'à la révolution, le palais fut habité successivement par la Duchesse de Brunswick, la Reine douairière d'Espagne et enfin par le frère du roi, le Comte de Provence.

Sous la révolution, le Luxembourg devint une prison. Beauharnais, Danton, Camille Desmoulins, etc. y furent enfermés. En 1795, le Directoire tint ses séances au Petit Luxembourg. Au 18 brumaire, le palais du Directoire devint Palais du Consulat. Puis, un décret du Conseil des Cinq-Cents fit du Luxembourg le Palais du Sénat. Louis XVIII y établit la Chambre des Pairs.

Vers la fin du Second empire furent effectués de nombreux remaniements. Sous la 3ème République, il n'y eut au début qu'une chambre unique. La dualité des chambres fut rétablie par la Constitution de 1875. Le Sénat reprit possession du palais en 1879. Le Sénat a concurrement avec la Chambre des députés, l'initiative de la confection des lois.

VISITE DU PALAIS

Nous visitons le palais en détail et sommes ébahis devant tant de splendeur et la majesté des lieux. Nous nous rendons ensuite dans la salle des débats, amphithéâtre imposant et somptueux. Notre ami Roger HUSSON nous explique brièvement le déroulement des travaux : pour l'heure, le Sénat se penche sur le grave problème du dépistage du sida.

La visite terminée, Monsieur le Sénateur nous offre l'apéritif. Le déjeuner est servi au restaurant du Sénat, dans la salle Napoléon. Repas excellent accompagné de vins de qualité et service remarquable. Les langues se délient : les questions affluent vers Roger HUSSON. Avant de prendre congé de nos hôtes, le président MARING remercie Roger HUSSON et son épouse de leur aimable accueil et de la très intéressante journée passée au Sénat.

Avant de quitter le Palais du Luxembourg, nous assistons à l'entrée en séance du Président entouré de ses proches collaborateurs. Cette entrée est marquée du sceau de la dignité : un général ouvre la marche pendant qu'un roulement de tambours accompagne le défilé jusqu'à l'entrée dans la salle des débats.

Avant notre retour en Moselle, nous visitons encore l'Hôtel de Ville, autre merveille de notre patrimoine national, mais dû, cette fois à la volonté de la 3ème République dans les années 1880, voulant ainsi démontrer que les républicains pouvaient aussi bien faire que les princes.

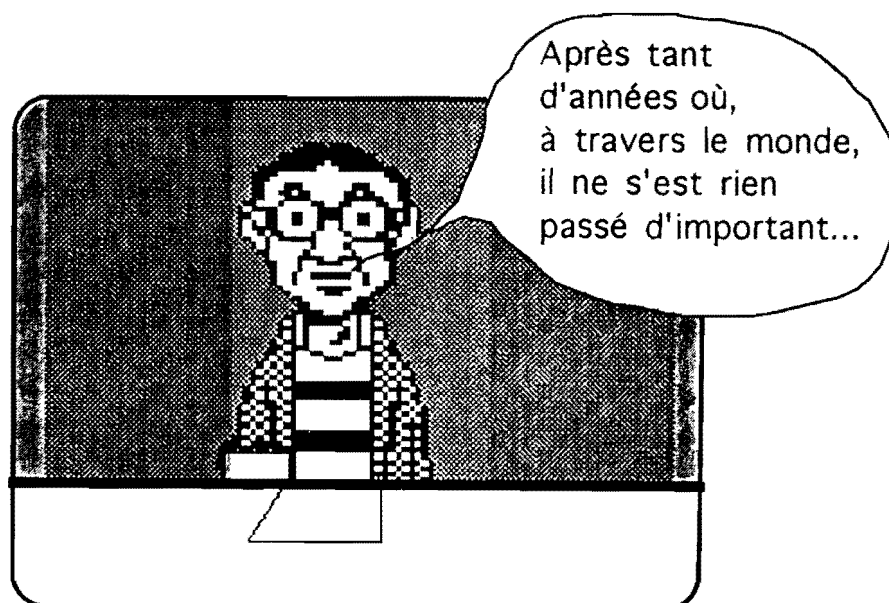
UNE PETITE ANECDOTE

Juste avant de rejoindre le car, notre ami Bouboule, pris d'une soif subite court se désaltérer et en profite pour passer aux toilettes. Malheur ! enfermé dans un WC, la lumière s'éteint. Il fait un tel tapage que les clients alertent la direction qui vient le délivrer, et nous tout contents de le récupérer. Moralité ! examinez toujours les lieux où vous posez vos pénates.

Au retour, par le même itinéraire, nous retrouvons le relais de Reims-Champagne où le repas du soir à la diligence de notre président nous attend. Les conversations vont bon train. L'ambiance est gaie, animée.

Le repas terminé, le car nous ramène en Moselle, satisfaits de cette bien agréable journée.

Le Secrétaire
A. PEIFFER



**RENCONTRE AMICALISTE HAUT RHIN/BAS-RHIN
A KAYSERSBERG, LE 14 OCTOBRE 1993**

Les nuées grisâtres chargées d'averses avaient interrompu leur valse continuelle pour ce jour-là... et dès 10h30, au rendez-vous à Kaysersberg, un soleil bienvenu et réchauffant accueillait nos amis à l'entrée de la vieille cité, au pied des remparts moyenageux. Contact chaleureux, et les palabres de retrouvailles se prolongent aux rayons de ce soleil automnal.

Nous étions quarante exactement à cette rencontre amicale entre les Anciens de la Brigade des deux départements du Rhin, ravis de se retrouver en cette fin de saison selon une habitude bien sympathique. Certes, tout le monde n'a pu répondre à l'invitation de l'organisateur, soit pour cause de santé précaire, d'accident, soit pour cause de voyages ou d'obligations diverses. Cependant 13 Bas-Rhinois et 9 Haut-Rhinois nous avaient transmis leurs cordiales amitiés et salutations aux camarades présents. Nous les en remercions chaleureusement car, comme il était dit dans l'invitation, un p'tit mot, un p'tit coup de fil, cela aussi fait participer à la vie de l'Amicale.

C'est notre ami Marc OFFENSTEIN qui accueille les invités avec sa gentillesse coutumière et les guide à travers cette cité si pittoresque. Appelons cela "musarder" intelligemment et amicalement par rues et ruelles où les inscriptions, enseignes historiques, détails d'architecture font état d'un passé très riche et d'une ville florissante. Cela rappelle des souvenirs personnels à quelques-uns, suscite des réflexions comme devant le petit cimetière militaire derrière l'église Sainte-Croix où se côtoient les tombes chrétiennes, israélites et musulmanes. Sans distinction : ils sont MORTS POUR LA FRANCE.

Nous arrivons au petit pont fortifié datant de 1511, au pied du château aux origines lointaines, et enjambons la Weiss. Au moment de la Libération, en février 1945, les Allemands avaient failli faire sauter ce pont historique, mais grâce à l'intervention d'un édile de la ville, il fut épargné. Kaysersberg n'a d'ailleurs guère souffert des combats de l'hiver 44-45 alors que les localités voisines de Sigolsheim, Ammerschwihr, Bennwihr et Mittelwihr furent pratiquement rasées.

Petite histoire : avant et pendant la guerre, Kayzersberg était relié à Colmar par un petit chemin de fer à vapeur à voie étroite. En cette période, il ne servait presque exclusivement qu'à permettre aux Colmariens de se ravitailler en fromages, beurre, lard, oeufs et autres produits des fermes de la vallée de la Weiss. Et au moment des vendanges, d'aller goûter le vin du côté du vignoble, ce qui était très apprécié des soldats de la Wehrmacht. Le train était tellement rapide qu'on pouvait descendre à une station, courir à l'auberge voisine, et rattraper le convoi un peu plus loin. Mais à ce jeu-là, le voyage se terminait parfois dans l'euphorie, surtout pour les militaires qui ignoraient les bienfaits du blanc d'Alsace. Et dans les wagons du retour quelques loustics alsaciens ne trouvaient rien de mieux que de couper les boutons des uniformes sans que les victimes s'en aperçoivent. Je vous laisse à penser la rentrée de ces guerriers à la caserne.

Quittons Kayzersberg, remontons la vallée. Nous arrivons dans le "pays welche" où se nichent Orbey, Lapoutroie, Le Bonhomme, Hachimette et Fréland. Le site est verdoyant ; les pâturages, les fermes typiquement vosgiennes révèlent cette agriculture de montagne qui reste une des spécificités du terroir.

A Fréland, nous nous retrouvons à la "Maison du Pays Welche", et son restaurant accueillant qui est déjà un musée en lui-même : *"Je n'ai jamais pensé à une telle merveille en ce lieu perdu"*, m'avoue un invité. Le kir "orbelaï" et le Kougeloupf "brigade" mettent tout le monde d'accord ; l'installation est réussie. Nos présidents trouvent des mots gentils pour les présents et les absents, et l'ambiance amicaliste fait le reste. Nos hôtes nous régaleront de la "Truite en croûte", du "coq au bourgogne", du "munster" de la région et du "soufflé glacé au grand marnier". D'après les échos, la satisfaction est unanime.

La visite du musée proprement dit fut dirigée par le Président de l'Association des Amis du Pays Welche et d'un membre bénévole. Pour qui apprécie les souvenirs du terroir, c'est un délice de suivre le parcours que personne n'a regretté, surtout commenté par des bénévoles de la région ayant participé à son élaboration. Ah ! qu'ils étaient futés et malins, nos "welches" !

Hélas ! la saison avancée ne nous permettra pas d'aller goûter le vin nouveau du côté de Kientzheim. Mais les meilleurs souvenirs accompagneront le retour des vieux (eh ! oui) et pourtant si jeunes compagnons de 1944.

Merci à tous de votre visite.

J. GROTZINGER

**Notes au jour le jour d'un ancien de la Cie Kléber
du 09 septembre 1944 à Montauban
au 17 décembre 1944 à Strasbourg**

- 09.09** Porté mes vêtements civils chez Orgel à Montauban. Touché veste, pantalon, ceinturon, chaussures, chaussettes, tabac.
Formation du groupe du lieutenant Entz.
- 10.09** Revue du colonel à 8h00. 9h00 messe militaire. 10h30 départ Montauban, pluie. Cahors 13h00. Souillac 14h30. Bon repas. Bon accueil. Brive 17h00. Tulle 18h00. Ussel 19h30. Repas frugal. Couché sur la paille.
- 11.09** Départ d'Ussel 8h00. Descente vertigineuse sur Clermont-Ferrand 12h00. Thiers 14h00. Repas copieux à l'Ecole nationale professionnelle. Passé la Loire à Feurs, 18h00. Arrivée à l'Arbresle 20h00. Mauvais repas à 23h00.
- 12.09** Couché sur la dure dans la salle des fêtes. 8h00 départ pour Lozanne. Arrivée au cantonnement à 10h00, dans une ferme, à 1 km du village. Fermiers très chics.
- 13.09** Bien dormi dans un lit partagé avec sergent Nicolas, café au lait. Lessive.
- 14.09** Changé de cantonnement. Prise de contact nouvelle compagnie. Distribution des armes.
- 15.09** Pas de pain le matin. Maniement d'armes matin et après-midi.
- 16.09** Il pleut. Le soir, repas à la section avec commandant, aumônier, capitaine, etc. Beaucoup de joie dans la section.

- 17.09** Départ de Lozanne 8h00. Pluie. 9h00 Villefranche sur Saône. 10h00 Mâcon. 11h00 Chalon/Saône. 12h30 Nuits Saint Georges. St Bernard 13h30, bon accueil, repas unique, mais quel bled, 70 habitants !
- 18.09** Matin, maniement d'armes. 15h00 départ pour Flagey. En route, alerte aux avions. La nuit, garde du PC du bataillon.
- 19.09** Matin libre. Ecriture. Exercice de ramping dans les champs de patates. Nettoyage des armes.
- 20.09** Garde au PC de la compagnie. Le soir, patrouille de 22h00 à 3h00 du matin.
- 21.09** Matin, tir à la grenade. Après-midi, manoeuvre. Soir, répétition chants. Nettoyage de l'église de Flagey.
- 22.09** Messe à 8h00, communion. Après-midi tir, quatre balles sur cinq dans la cible.
- 23.09** Pluie toute la matinée. Belote après dîner. 18h00, départ de Flagey. 19h00, Dijon. 20h Gray. 21h00, arrivée à Oiselay. Pas de lumière, pas de soupe. Couché dans un lit.
- 24.09** Changé de grange. Remise du fanion à la compagnie Iéna. Messe solennelle. Bon repas de midi (tarte, café, kirsch). Après-midi pluie, un paquet cigarettes.
- 25.09** Les hommes ont froid dans la grange ; on les fait changer de cantonnement. Maniement et nettoyage d'armes. Pluie.
- 26.09** 16h00, départ sous la pluie. Couché à Autray-les-Cerfs à moitié détruit. Pas de lumière.
- 27.09** 9h00, départ pour Mollans. Le soir, garde au PC du bataillon.

- 28.09** Tour de garde : 13h00 à 15h00 et 19h00 à 3h00.
- 29.09** Départ de Mollans à 13h00. Passage par Luxeuil à 14h30. Arrivée à la Proiselière, 16h00. Le vrai bled et la boue.
- 30.09** Revue d'armes. Après-midi, exercice d'approche sous bois, un paquet de cigarettes.
- 01.10** Messe à Sainte Marie. Pluie. Après-midi autour du feu dans la chambre.
- 02.10** Planton du bataillon à La Bruyère.
- 03.10** Matin, théorie sur le service en campagne. Le soir, départ pour Corravillers. Couché dans l'usine, sur la dure.
- 04.10** Lever à 5h00. Autocar jusqu'au Col des Fourches. Puis 7 km à pied jusqu'aux premières lignes. Dépassé les positions d'artillerie. Arrivée aux positions par épais brouillard. Calme plat. Préparation des positions jusqu'à 12h00. Touché 1 paquet de cigarettes, café, pain, corned-beef. Au milieu du repas, lever du soleil et déclenchement de l'attaque de 12h30 jusqu'à 17h00. Le sergent Martin est mon compagnon d'infortune. Relevés à 18h00. 7 blessés sur 15 hommes dans la deuxième section. La nuit dans un trou. Bombardement toute la nuit par **notre** artillerie.
- **05.10** Mal dormi. Préparation déjeuner, visite infirmerie. Bombardement intermittent. A 14h00, départ pour déterrer Vigne et Iltis, tués de la compagnie Iéna. Bombardement au retour. Nuit de garde de 22h30 à 1h00.
- 06.10** Augmentation bombardement par canons allemands de 88. Descendu au poste de secours. Remonté aux positions à 17h00. Nuit de garde de 1h00 à 3h30.

- 07.10** Rien à signaler. Nuit de garde de 22h30 à 1h00.
- 08.10** Descendu du col des Fourches à 10h00. Arrivée à la Proiselière à 12h00. Toilette, pour partir à Lure. Habillement. Retour à la nuit.
- 09.10** Bien dormi dans la paille. Rangé les habits. 15h00, à la Bruyère. Pluie. Contrôle d'effectifs par le capitaine Meyer.
- 10.10** Lessive. Après-midi à Raddon. Discours du colonel (pas gai). Départ en permission à Luxeuil. Coiffeur. Pluie. Le soir repas à la 2ème section au mess des sous-officiers, bon repas : poissons au beurre, purée au lait, porc, cidre.
- 11.10** Départ de la Proiselière à 9h00. Passage par Luxeuil 10h00. Arrivée à Remiront 12h00. Cantonné avec Paul, chez le capitaine des pompiers. Bon accueil. Belle chambre.
- 12.10** Bien dormi dans la plume. Planton au PC du bataillon. Reçu une carte des parents et une longue lettre de ma Berthon. Du bon café, cognac avec des confrères américains logés dans la chambre voisine.
- 13.10** Le matin, tir aux armes automatiques et fusil. Au retour, traversé la ville en chantant. 14h00, distribution cartouches puis quartier libre. Soir photos, gâteau, mirabelles, cognac, café en famille en bas à la cuisine. Préparatifs de départ.
- 14.10** 7h00 rassemblement. On ne part pas. Théorie. Peinture des casques. Pluie. On doit aller à Nancy demain. Contre-ordre. On part en ligne demain matin.
- 15.10** Départ 7h00. Deux fois dans le fossé avec le car. Pas de mal. Arrivés aux positions entre Ramonchamp et le Thillot à 13h00. Préparé les positions avec sergent Martin et Breining. Nuit assez calme. Tirs contre patrouilles boches.

- 16.10** Il pleut. Deux heures au poste de guet à l'entrée du bois. Nuit terrible. Pluie torrentielle. Tranchées inondées. Visite des boches. Le matin tout le monde est frigorifié et claque des dents.
- 17.10** On attend impatiemment la relève. Corvée de soupe à midi et le soir. 18h00 bombardement au mortier. Repli et retour aux positions. 18h30 descendus au poste de secours et montés en camions à Xoarupt. Arrivée Remiremont à 23h00.
- 18.10** Dormi comme des marmottes, réveil à 9h00. Touché une capote, deux paquets de cigarettes, chocolat, chewing-gum, lames de rasoir. Toujours la pluie, A 19h00 soirée de music-hall à la salle des Fêtes. Très bien réussie. Un soldat américain de l'Institut Philharmonique de Philadelphie exécute une belle "Princesse Czardas". Très bien clôturée par "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine" et la Marseillaise.
- 19.10** Toujours la pluie. Messe à 7 heures. Lavage du linge et écriture.
- 20.10** Lever 4h00. Départ pour Nancy à 5h30. Arrivée à 9h00 et rue du Mont-Désert à 9h30. Bon accueil chez Guernin. Visite de la ville.
- 21.10** Lever 4h00. Départ rue St Jean à 6h00. Retour à Remiremont à 10h00. Après-midi, arraché des pommes de terre avec Popol, chez un agriculteur.
- 22.10** Rassemblement en armes à 8h00. Place de la Mairie à 9h00 pour attendre le général De Gaulle qui n'arrive pas. Messe à 10h30. A 13h00, cinéma : "Aux jardins de Murcie".
- 23.10** Tours de garde de 14h00 à 15h00 et de 23h00 à 3h00.
- 24.10** Corvée de pluche. Nettoyage des armes. Après-midi, théorie et chants. Soir cinéma : "Dernière aventure".

- 25.10** Pluches, coiffeur, maniement d'armes, écriture.
Après-midi, chant et douche ; soir écrit 4 lettres (2 à B).
- 26.10** Corvée de bois aux cuisines. Ecriture. Après-midi, visite médicale.
Reçu 2 lettres.
- 27.10** Pluches, marche, visite du Fort. Après-midi, chant, préparé barda.
Soir cinéma : "La femme du boulanger".
- 28.10** Messe de 7 heures. Bouclé le sac. Ecriture. Soir mangé tarte aux mirabelles.
- 29.10** Messe 8h20. Billard, pluches. Après-midi, mettre les patates en sac aux cuisines. Soupe frugale et sans pain, café et biscuit chez Madame Maux.
- 30.10** Pluches. Corvée à la brigade pour charger l'habillement (resquillage de gants, chaussettes, passe-montagne, pull over, ceinturon). Départ Remiremont 15h00. Passé par Vesoul à 17h00. Arrivée à Chenevrey à 20h00 en pleine nuit. Cantonnement sans électricité.
- 31.10** Aménagement de la chambrée. Pluches. Installation électrique. 14h00, revue de cantonnement. 15h00, maniement d'armes. Soir, écriture.
- 01.11** Messe de communion à 9h00. Pluches. Soir, composition du chant de la 2ème section.
- 2.11** Messe à 9h00. Défilé au monument aux morts. Pluches. Astiquage d'armes. 14h00, revue d'armes par le capitaine. Pluie dans la chambre. Théorie sur le fusil-mitrailleur. Soir, reçu 3 lettres. Réglementation des gestes et paroles prohibés en cours de repas.
- 3.11** Messe à 7h30. Corvée sciage de bois. 14h00, ravitaillement à Sornay.

- 4.11 Exercice du lancement de grenade et défilé. Après-midi, théorie sur l'orientation. Exercice de nuit de 19h00 à 21h00.
- 5.11 Messe à 10h00. Bénédiction du fanion de la Cie Kléber. Défilé en armes. Bon repas. 17h00, garde au PC de la 1/2 brigade à Sornay. Ronde à 22h00 au village, café. Tour de garde de 23h00 à 1h00.
- 6.11 Tour de garde de 12h00 à 14h00. Retour à Chenevrey à 17h00. Pluie.
- 7.11 Pluches. Signature de l'engagement. Corvée de ravitaillement à Sornay. Soir, écriture.
- 8.11 Pluches. coiffeur, corvée de bois, pluie toute la journée. Ecriture.
- 9.11 Corvée à l'armement à Montagney distant de 6 km. Bon repas midi. Retour à pied. Touché 1 paquet de cigarettes.
- 10.11 RAS Départ pour la garde à Sornay à 16h00. Tour de garde de 17h00 à 19h00.
- 11.11 Tour de garde de 5h00 à 7h00. Messe à 10h00. Défilé devant le monument aux morts. Retour à Chenevrey à 17h00.
- 12.11 Pluches. Messe à 9h00. Après-midi, cinéma à Marnay. Retour en camion.
- 13.11 Lever à 5h00, départ à 6h00. Il neige. Arrivée à Besançon. Passage de Churchill et de De Gaulle à 10h30. Service d'ordre. Déjeuner à la gare des marchandises. Après-midi, service d'ordre, jusqu'au retour de ces messieurs à 19h00. Retour à Chenevrey, arrivée 21h00.
- 14.11 Pluches. Service en campagne. Touché demi paquet de tabac. Après-midi, service en campagne, tir à mi-chemin de Sornay par pluie battante.

- 15.11 Marche de 15 km (Marnay - Brussey et retour). A 14h00, départ pour Besançon aux douches. Retour à 18h00.
- 16.11 Garde, chambre. Changé la paille. 15h00, revue du colonel.
- 17.11 Tir au fusil. 2 heures de foot. Tir au VB. Soir, repas de la section. Très bien, rien ne manque. Popol a une bonne cuite.
- 18.11 Foot. Lancement de la grenade. Tir au fusil.
- 19.11 Messe de communion à 8h30. Préparatifs de départ. 14h30, revue par le commandant. Touché 1 paquet de cigarettes et 1/2 paquet de tabac.
- 20.11 Tir, manoeuvres, corvée ravitaillement. Ecrit 3 lettres à Berthon.
- 21.11 Manoeuvre. Après-midi planton à Sornay. Soir, écouté la radio : prises de Metz et de Mulhouse.
- 22.11 Maniement d'armes. Touché 1 paire de gants.
- 23.11 Départ de Chenevrey à 1h00 du matin. Il pleut à torrents. Toute la nuit en camion. Midi à Delle. Soir garde aux chars, forêt de Thell (Seppois).
- 24.11 Canardage par mortiers. Passage à la 5ème DB. Plusieurs blessés : Brisbois, Engel, P. Samson, Dumoulin, François, capitaine Linder. Relevés à 16h00. Retour à Courtelevet. Cantonnés dans une étable. Nuit de bombardement.
- 25.11 13h00, départ en camion. Bombardement en cours de route, un blessé : Jean Maurice. 19h00, arrivée à Altkirch. Cantonnés dans un camp de l'Arbeitsdienst féminin. La nuit garde du camp.
- 26.11 Messe, communion à 11h00. 13h00, départ pour nettoyage d'un forêt à Aspach. Rien à signaler. Retour au cantonnement.

- 27.11** Réveil à 1h00 du matin. Départ en camion. 3h00, arrivée en vue de Dannemarie. Trou individuel. 9h30, départ de l'attaque après bombardement en règle. Progression jusqu'au deuxième viaduc (faisons 5 prisonniers) et bombardement dans le bosquet. Soupe à 16h00 et retour positions aux abords de la ville. Nuit calme en compagnie de Godfrin.
- 28.11** Départ de Dannemarie à 14h00 pour Hagenbach. La nuit, garde aux chars à quelques kilomètres. Retour à Hagenbach à 3h00 du matin.
- 29.11** 9h00, départ pour Altkirch. Toilette et enterrement des copains tombés les jours précédents.
- 30.11** Départ d'Altkirch. 10h00, arrivée à Mulhouse. Cantonnés Domstrasse.
- 1.12** Revue de cantonnement. Après-midi, coiffeur (60 frs).
- 2.12** Revue d'armes, visite médicale. Après-midi, consignés au cantonnement.
- 3.12** Messe 9h30 à St Etienne. Beaucoup de monde. Sermon de l'Abbé Bockel (très bien). Après-midi, visite du "Tiergarten".
- 4.12** Départ de Mulhouse à 11h00. Passage à Belfort à 14h00. Passé la nuit à Plombières.
- 5.12** Départ de Plombières à 7h00. Epinal. Baccarat. Blamont. Frontière du département de la Moselle à 11h18 (Chantons la Marseillaise). Sarrebourg à 12h00. Arrivée en vue de Strasbourg à 15h00. Cantonnés à Lingolsheim.
- 6.12** Coiffeur. Changé de cantonnement. Soir de garde à la porte de l'école de 22h00 à 24h00.

- 7.12 Aménagement du cantonnement. Touché 3 paquets de cigarettes, chocolat, chewing-gum. Après-midi, sortie en ville. Lavage du linge. Soir, accordéon.
- 8.12 Corvée. Reçu colis. Ecriture.
- 9.12 Service en campagne. marche d'approche. Après-midi, consignés au cantonnement.
- 10.12 Messe de communion à 9h30. 14h00, départ pour la garde à Strasbourg. Garde au palais du gouverneur.
- 11.12 6 heures de garde dans la nuit. Sortie en ville de 9h00 à 11h00. Garde 12h00 à 14h00. Retour à 16h00 à Lingolsheim.
- 12.12 Corvée armurerie. Nettoyage des armes. Sortie en ville pour lavage du linge.
- 13.12 Exercice de défilé. Après-midi marche. Reçu 13 lettres.
- 14.12 Revue de cantonnement. Exercice de défilé. Corvée de quartier. Après-midi lavage du linge.
- 15.12 Exercice de défilé. Coiffeur. Après-midi quartier libre. Nuit de garde 20h00 à 22h00 et 4h00 à 6h00.
- 16.12 Revue par le général Schwartz, gouverneur militaire de Strasbourg de 9h00 à 10h30. Midi, repas assez copieux. Après-midi permission pour Strasbourg.
- 17.12 Départ pour Strasbourg à 8h30. Messe à la Cathédrale à 10h00. Invité à déjeuner chez des civils.

BLESSURE DU LIEUTENANT-COLONEL PIERRE JACQUOT
(La troisième en six jours ?)

Date : mon ami René GERBERT, grâce à ses notes, penche pour le 7 octobre 1944, mais moi pour le 5.

Lieu : sur le territoire de la Commune de Ramonchamp (Vosges), partie "Ouest", à la limite de la Commune de Ferdrupt, dans la forêt dite "Derrière le Haut de la Parère".

Moi, Paul-Henri MERLE, je suis "Caporal Voltigeur" (ce n'est pas une marque de cigarette, mais le premier grade de l'Armée française), 1er Groupe (Sgt. Armand HAEDRICH), 1ère Section (Lt. Marcel PICARD), Cdo "Vieil-Armand" (Cdt. Cie Lt. Xavier LEHN, ce jour-là encore), Bton "Mulhouse" (en formation, pas encore de Chef de Bton), "Brigade Indépendante Alsace-Lorraine" (Cln. "Berger" alias André MALRAUX, écrivain. Lt-Cln Pierre JACQUOT, breveté d'E.M.).

Echelonnement : ce jour-là, notre commando forme l'aile gauche de la Brigade en ligne. Notre section, l'aile gauche de la Compagnie ; mon "demi-groupe", la gauche de la section, et moi-même, garde-flanc gauche de notre groupe. Je suis donc à l'extrême gauche".

Ligne de front : au Nord de la Route des Crêtes de Haute-Saône (D57), qui joint le Col de Mont-de-Fourche (ONO) aux Fort et Col des Croix (ESE), en passant par un carrefour déboîté lequel, depuis la guerre, se nomme "Carrefour des monuments" à cause des monuments du 2ème CUIR, et du monument des FFI du Thillot.

Position : depuis ce carrefour, une petite route descend vers Ramonchamp, direction SO-NE, et forme à peu près notre ligne de front. En gros, nous combattons donc d'Ouest en Est, tandis que le groupe auquel j'appartiens, boucle le bord gauche de la ligne et est, de ce fait, en position vers le NE.

Nous nous trouvons en forêt des pins et, à travers les hautes fougères qui la bordent vers le bas, on peut apercevoir à plus d'un km en biais sur la droite, Ramonchamp dans la vallée de la Moselle et, plus loin dans le fond à 3 km, le Thillot.

Ennemi : les deux localités sont fortement tenues par les Allemands, ce qui empêche les chars du 2ème CUIR d'emprunter "notre petite route", ainsi que celle qui descend du Col des Croix.

Par contre, sur notre gauche, dans les bois de Ferdrupt (vers Linquény), une descente sur Xoarupt devient en partie possible depuis ce jour et permettrait, par le chemin vicinal Ramonchamp-Saulx, au pied de la pente, de rejoindre Remanvillers, soit directement, soit par Ferdrupt.

Mais il y a encore de fanatiques Allemands sous bois sur ce parcours, entre autres la "Unteroffiziersschule" de Rouffach (Haut-Rhin), c'est-à-dire l'Ecole allemande de sous-officiers, des gars de 17 à 18 ans en moyenne. Beaucoup d'entre nous sont à peine plus âgés mais ce n'en est pas pour autant "*La Guerre des Boutons*".

Mission : Il nous faut d'urgence dégager cet accès pour nos chars, le passage de la Moselle en contre-bas dépend de notre action.

C'est dans ce but, et pour reconnaître le terrain, que notre Lieutenant-colonel Jacquot se pointe tout à coup vers nous, calot en bataille, pistolet au poing, et s'écrie : "le groupe avec moi !".

L'avance en forêt commence. Notre groupe se trouve déjà en "position extrême-gauche" de la ligne de front de la Brigade, sous un angle de 60° par rapport à elle, à cause de sa mission de flanc-garde. A pas rapides, Jacquot nous fait obliquer davantage encore vers la gauche, ce qui nous amène à 120° à présent, en conformité avec l'aspect du terrain. Après un accord des yeux et de la tête avec Haedrich, notre Sergent, j'emboîte le pas à notre "Grand-Chef", et déploie à mesure mes cinq voltigeurs sur ma gauche, pour mieux ratisser le terrain, direction générale Xoarupt, avec regard en pleine forêt. Haedrich est garde-flanc droit, avec regard vers la droite, direction la vallée, le demi-groupe "FM" entre nous, en surveillance de la crête toute proche sur notre droite, d'où les tirs d'infanterie ennemis se font entendre. En gros, nous allons de SE en NO. J'ai le temps de demander aux copains si nous sommes tout seuls, car derrière nous je ne vois plus personne : ni notre 1ère section, ni notre commando, ni personne d'autre. Je me demande même si nos chefs ont connaissance de la "ballade" que nous entreprenons ou si ce n'est pas par hasard une action solitaire de Jacquot. Heureusement ce qui m'effleure n'est pas exact ; mais cela je ne l'apprendrai que plus tard.

Comme à l'exercice : Mais déjà les tiraillements ennemis s'entendent plus denses. Jacquot hurle devant lui des encouragements à notre égard, que personne ne semble prendre pour tels, car, comme un seul homme, nous autres "11" bonshommes, nous jetons à plat ventre pour ramper. Je suis dans les talons de Jacquot qui, se retournant brusquement, nous voit là, "le nez dans la merde", et se met à crier, comme si nous étions tout seuls en forêt, sans Allemands alentour : *"Qui est-ce qui m'a foutu des enfants d'choeur pareils ! Allez ! Debout ! En avant ! Comm'à l'exercice !"*. Et nous partons en effet au léger pas de charge grimper la légère montée devant nous, "not' Colon" en tête.

Approche : Dans le haut, nous obliquons droit vers le Nord, et apercevons les contours de la vallée, mais pas encore la "Moselle" chère à Jacquot-le-Vosgien. Encore une bonne centaine de mètres et nous nous approchons de la "Crête-militaire". A vingt mètres sur notre gauche, la déclivité qui descend sur Xoarupt.

Le rocher : A dix mètres devant nous, sur le rebord du terrain, un morceau de rocher, presque un dolmen, gros comme un grand bureau. Un dernier bond dans cette direction, et Pierre Jacquot, toujours en tête, saute sur la pierre, moi juste derrière lui. Le demi-groupe "FM" fait un dernier bond pour protéger la droite du rocher, côté Est, tandis que mes voltigeurs en font autant à gauche, côté Ouest. Je me lève pour en faire de même.

La rafale : Brusquement tout se passe excessivement vite. Moi je n'avais (heureusement) pas encore eu le temps de me recoller au sol, que Jacquot, au-dessus de moi, se met à hurler de joie, bras levés : *"Hé ! les gars ! V'là la Moselle"*. Puis sans bouger ses pieds sur lesquels il pivote des reins sur sa gauche, offrant sa droite à la vallée, il aperçoit mes voltigeurs à plat ventre et leur crie : *"Ceux qui'n sav'pas nager, n'ont qu'à monter sur les banquettes !"*. Puis : *"Merde ! j'suis touché !"*.

En effet, pendant ce temps, un tireur ennemi se trouvant vingt mètres plus bas, au pied de la pente très raide sous le rocher avait aperçu "not' Colon" et avait lâché sur lui une courte rafale avec son P-38 (d'après le bruit).

Une balle atteint Jacquot sous les côtes droites, dans le dos, et (m'a-t-on dit plus tard) ressortit par l'épaule gauche, partie dorsale.

Nous sommes tous sidérés en entendant crier notre chef blessé.

Je sauve la vie de notre Lieutenant-colonel Jacquot : Vue la position de son corps en torsion sur le rocher, la direction du tir qui l'avait atteint le fit se

cambrer sur ses reins, avec l'ébauche d'un mouvement à reculons, lequel signifiait sa chute irrémédiable vers l'Allemand qui l'avait atteint. Une chute de vingt mètres sans rémission et sens dessus dessous.

André ARNOUX qui, dans la foulée, avait déjà plaqué son "FM" au sol, mais n'était lui-même pas encore à terre, et moi qui, dans une même foulée, avais atterri à moins d'un mètre derrière le rocher, en position courbée, nous comprenons, instinctivement et chacun pour soi, le danger réel dans lequel notre chef allait plonger, et dont nous étions témoins. Par réflexe, nous avons tendu les bras et, me trouvant le plus proche, j'ai eu la chance d'attraper Jacquot au passage, quelque part à un relief de son uniforme anglais. Cela donna une ancre de salut à notre Lieutenant-colonel qui ramait des bras, et lui permit de se redresser, puis de se laisser tomber vers l'avant sur les copains qui étaient accourus devant cette catastrophe semblant définitive.

Jacquot est ramené vers l'arrière : Si je me souviens bien, Philippe JAEGER et Jean CAVALIN, voltigeurs venant de ma gauche, et deux autres venant du groupe "FM" sur ma droite saisirent notre grand blessé pour le porter en bas du rocher, puis l'emmener vers l'arrière par la goulée de Xoarupt vers les étangs.

C'est juste à ce moment-là que douze (!) officiers et officiers supérieurs s'amènent vers nous à 30 mètres de là sur le chemin par où se préparait l'évacuation du blessé. Je ne me souviens plus par qui elle fut réalisée, car des brancardiers se pointèrent assez vite, appelés par je ne sais qui.

Le groupe d'officiers : Côté Brigade, il y avait MALRAUX, Pierre BOCKEL, le docteur JACOB et quelques autres, et côté Chars, le Commandant de MAISONS-ROUGES, que mon groupe connaissait à présent, puisque nous défendions son PC près de l'étang du temps où les Allemands menaçaient de s'infiltrer par la clairière. Il y avait encore d'autres de ses officiers, dont l'Observateur d'artillerie qui donne l'ordre à tout le monde de déguerpir, car la "lourde" allait taper dans le coin deux minutes plus tard. En effet, notre avance solitaire avec Jacquot avait visiblement été plus rapide que prévu et, visiblement aussi, le rideau d'Allemands s'était replié à notre approche. 13 officiers (avec Jacquot) pour les 11 bonshommes que nous étions, cela faisait "cher" par tête de troufion.

50e ANNIVERSAIRE**LES RAFLES NAZIES CONTRE LES ETUDIANTS
STRASBOURGEOIS**

En 1939, l'Université de Strasbourg, ses professeurs et ses étudiants, avaient été repliés à Clermont-Ferrand où les avaient accueillis la petite université d'Auvergne.

Après l'armistice, on sut rapidement qu'il n'y aurait plus de place dans Strasbourg nazifiée, pour une Université française. La quasi-totalité des enseignants allaient continuer en exil leur tâche pédagogique et scientifique. De nombreux étudiants choisirent volontairement de se couper de leur patrie pour terminer ou entreprendre leurs études supérieures en France non-occupée. Se joignirent à eux par la suite les jeunes évadés d'Alsace par exemple Marcel Rudloff.

Les exilés vivaient dans une quiétude relative sous la protection de leur recteur Terracher, par ailleurs secrétaire général du ministère de l'instruction publique de Vichy, et sous la houlette du doyen Danjon, vice-président du conseil de l'Université.

Après l'invasion de la zone sud, le drame allait rapidement se nouer. Le 25 juin 1943, au milieu de la nuit, les Allemands arrêtèrent 39 étudiants, pensionnaires du foyer Gallia. Ils furent envoyés d'abord au camp de Compiègne, puis déportés à Buchenwald et à Dora. Le 25 novembre au milieu de la matinée, des soldats encerclèrent l'Université où se déroulaient normalement les cours. Les policiers, pistolet au poing, contraignirent le personnel et les étudiantes et étudiants à se rassembler les mains en l'air. Un professeur de papyrologie, Paul Collomp, frappé à la nuque, esquissa un geste de défense : le gestapiste l'abattit à bout portant.

Clermontois et Strasbourgeois furent rassemblés dans la cour, où se déroula le tri opéré par un étudiant passé au service de la Gestapo. Plusieurs centaines de personnes furent conduites à la prison militaire de Clermont, tandis que le professeur de théologie protestante Eppel était grièvement blessé à son

domicile. Une partie des détenus furent libérés, mais 38 étudiantes, étudiants et professeurs furent déportés à leur tour.

Les cours reprirent le 13 décembre, mais la répression allemande se poursuivit. Beaucoup d'étudiants et un certain nombre de leurs maîtres préférèrent désormais vivre dans la clandestinité ou passer au maquis. Une rafle eut lieu le 8 mars 1944 au cercle Saint-Louis. Un professeur de Droit, Claude Thomas, et plusieurs étudiants furent arrêtés. D'autres arrestations d'étudiants, de professeurs ou de fonctionnaires de l'Université suivirent de mars à juin 1944. La plupart d'entre eux furent déportés. Beaucoup ne sont pas revenus ; leurs noms figurent sur la plaque du Palais Universitaire de Strasbourg.

Comme le déplorait, le 8 août 1943, le directeur des services français de l'armistice, le gouvernement de Vichy fut plus que timide dans ses protestations. La rafle de la Gallia avait provoqué une intervention de la délégation française à la Commission de Wiesbaden le 19 septembre. Celle-ci se heurta à une fin de non-recevoir des Allemands. La démarche ne fut pas renouvelée. Après la rafle du 25 novembre, Laval protesta sans plus de succès auprès de la Gestapo. Quant aux arrestations isolées, ou par petits groupes, rien ne fut tenté.

Léon Strauss
Maître de conférence honoraire
à l'Institut d'Etudes politiques
de Strasbourg

(Article paru dans Strasbourg-Magazine, n° 38, novembre 1993)

**UN VOYAGEUR DE LA TOUSSAINT
OU BERNARD METZ A METZ
DU 30 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 1943**

*Je dédie ce récit à mes cousins messins,
Paul et Rose GREIVELDINGER,
qui eurent le courage de m'accueillir,
voyageur de la Toussaint 1943,
chez eux, dans Metz annexée.*

Au cours du printemps et de l'été 1943, comme m'en avaient chargé les chefs du réseau FFC "Martial", je m'étais attaché à constituer, principalement à Clermont-Ferrand, Limoges, Périgueux et Toulouse, les noyaux clandestins des centurions devant former le GMA-Sud dont on n'imaginait alors pas qu'il deviendrait en septembre 1944 la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine.

Lors de mes rencontres avec ceux qui acceptaient de s'y engager activement, il me fut demandé souvent, et avec insistance, de fournir des preuves d'une part des liens du réseau FFC "Martial" avec la France Libre et les Alliés, d'autre part de la réalité de son enracinement en Alsace et en Moselle qui faisait sa spécificité par rapport aux autres organisations de résistance avec lesquelles la plupart d'entre nous étaient déjà en rapport dans leurs départements de refuge.

A ces deux interrogations, je ne pouvais, mi-1943, répondre qu'en affirmant mon intime conviction de ce que j'affirmais. Celle-ci se fondait sur ma propre confiance en Pierre BOCKEL qui m'avait présenté aux chefs du réseau FFC "Martial" ainsi que sur la confiance que m'avaient inspirée ceux-ci par leur cordialité, leur pondération et leur vigilance tout comme leur propre confiance à mon égard.

A ces motifs s'était ajoutée, en juillet-août 1943, la connaissance que j'eus de relations entre notre réseau et l'Evêque de Strasbourg, Mgr Charles-Eugène RUCH, réfugié à Trélassac près de Périgueux, assisté par son Vicaire Général,

Mgr KOLB, que je connaissais depuis 1938. Ils y résistaient inflexiblement aux exigences allemandes visant le diocèse de Strasbourg, d'où ils recevaient des informations par diverses voies clandestines, dont celle du réseau FFC "Martial". L'un des chefs de celui-ci, Paul ARMBRUSTER, qui résidait au Fleix, Dordogne, où habite encore son fils Jean-Luc, ancien de la B.A.L., était en rapport suivi avec eux. Il m'avait incité à leur rendre visite et à demander leur "bénédiction" pour notre entreprise. Ils me la donnèrent sans réserves, si ce n'est celle de ne pas devenir des "terroristes". Ils me firent aussi promettre de les aider à rentrer en Alsace dans les plus courts délais si nous participions effectivement à sa libération.

Mais à ceux qui, sur mes bonnes paroles, s'engageaient dans le réseau, dont personne alors ne connaissait le nom, car on n'en parlait qu'en périphrases pour compliquer son identification par l'ennemi, j'aurais voulu pouvoir donner d'autres motifs d'adhésion que leur confiance en mon intime conviction. C'est ainsi que pour répondre à l'interrogation quant aux liens avec la France Libre et les Alliés, j'ai tenté, mais sans aucun résultat jusqu'en juin 1944, que fût diffusé par la BBC, dans l'émission "Les Français parlent aux Français", un message personnel dont les termes convenus auraient été préalablement communiqués aux responsables locaux de nos groupes et auraient attesté les liens entre le réseau FFC "Martial" et les services français ou alliés de Londres ou d'Alger.

Pour répondre à l'interrogation quant à l'enracinement de notre réseau en Alsace et en Moselle, le plus expédient me parut d'y aller moi-même sonder sur place ses ramifications dans des milieux où il était hautement probable d'en découvrir des membres. C'était sans doute risqué, mais méritait d'être tenté : d'une part pour fonder directement ma conviction et rendre ainsi mes propos plus crédibles ; d'autre part pour apporter à la réflexion politique de notre réseau sur le devenir de l'Alsace et de la Moselle après leur désannexion, l'éclairage de ce que pourrait y percevoir un résistant de Zone Sud quant au vécu et aux attentes des Alsaciens et Mosellans demeurés dans les départements annexés.

A l'automne 1943, l'occasion d'aller explorer les possibilités de faire un aller-retour en Alsace ou en Moselle me fut donnée par une mission dont me chargea le Commandant MARCEAU (Marcel KIBLER). Il s'agissait de prospector, dans le département des Vosges, quelques localités où les centurions du GMA-Sud pourraient venir constituer des maquis dans l'hypothèse que la situation militaire à l'Ouest justifierait leur déplacement clandestin depuis la Zone Sud en vue de les engager en soutien des actions assignées aux groupes de résistance du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle que coordonnait le réseau FFC "Martial". Pour faciliter ma tâche, le Commandant MARCEAU m'adressa à un autre membre de notre réseau, Henri VEID, gérant de l'agence de Belfort des Transports Danzas. Il y était le pivot - je l'appris après la fin de la guerre - des actions de renseignement du réseau FFC "Martial" sur l'Alsace elle-même et, par là, sur l'Allemagne.

Par ailleurs, je savais pouvoir compter sur les conseils, l'hospitalité et les relations de plusieurs proches parents domiciliés à courte distance de ce qui était alors la frontière de l'Alsace et de la Moselle annexées : mon grand-oncle Emile HUSSON -, quincaillier à Briey ; mon cousin Jean HUMBERT, employé chez Renault à Nancy ; ma cousine Marie-Thérèse SCHMITT, assistante sociale du dépôt SNCF de Blainville ; une autre cousine, Lucie BRANDEBOURGER, comptable à la Brasserie Hanus de Charmes, près d'où se trouvait aussi, à Socourt, Jacqueline MULLER, la fiancée de Louis SCHMIEDER (P'tit Louis) qu'elle devait épouser en avril 1944, et qui, lui-même, allait deux mois plus tard jouer un rôle essentiel dans l'implantation du GMA-Vosges dans le massif du Donon.

La deuxième semaine d'octobre, je pus me rendre à Belfort où Henri VEID me reçut dans son bureau près de la gare. Malgré les mots de passe en vigueur entre le Commandant MARCEAU et lui, il mit un peu de temps à sortir de sa réserve. Sur l'objet officiel de ma mission, à savoir l'implantation clandestine de centurions du GMA-Sud à proximité de la frontière, il se montra très sceptique. Cela lui semblait tout à fait exclu dans le territoire de Belfort en raison de la densité des défenses allemandes motivée par l'importance stratégique des voies ferrées et routières y passant. Cela lui paraissait téméraire dans les Vosges en raison de la surveillance exercée sur les localités par où passaient les prisonniers de guerre évadés et les incorporés de force

alsaciens désertant vers la France. Par contre, il estimait moins dangereux de tenter l'opération plus au Nord, dans la zone à l'Est de la Meurthe, c'est-à-dire de la voie ferrée et de la route St Dié-Blainville. Et, de ce fait, c'est dans cette zone que fut ultérieurement implanté le GMA-Vosges, commandé par les chefs du réseau FFC "Martial" dont il protégea le PC à partir du 6 juin 1944 ; mais il fut constitué presque entièrement de résistants vosgiens.

Pour la prospection tant d'implantations éventuelles de maquis que de points de passage de la frontière, Henri VEID me suggéra de prendre contact à Nancy avec un ingénieur du Génie rural. J'ai oublié son nom, mais je me rappelle avec gratitude son accueil, moins réservé que celui qui m'avait initialement été fait à Belfort. Lui aussi me fit valoir toutes les difficultés d'une implantation de maquis formés de résistants venus d'ailleurs et sans attaches familiales dans les zones envisagées. De toute façon, rien ne pourrait être entrepris sans pleine entente préalable avec les organisations locales de résistance.

Quant à un passage aller-retour clandestin de la frontière, à son avis, les chances étaient les meilleures dans le bassin sidérurgique de la vallée de l'Orne entre Homécourt et Hagondange, car la population y était dense et l'intense activité de la sidérurgie lorraine, mobilisée des deux côtés de la frontière par l'effort de guerre allemand, y provoquait une forte circulation sur les routes et dans les trains. De plus de nombreux convois de minette passaient du bassin de Briey, en Meurthe et Moselle non annexée, jusqu'aux hauts-fourneaux de Moselle annexée d'où ils revenaient à vide. Cette information fut généreusement complétée par un mot de passe devant me permettre de prendre contact avec un douanier français en poste à Homécourt, près de l'entrée du tunnel ferroviaire de la ligne allant à Moyeuvre-Grande. Les douanes françaises y comptabilisaient les wagons des convois à l'aller et au retour, ainsi que les tonnages de minette livrés à l'Allemagne.

Le lendemain de cette rencontre à Nancy, après être passé par Briey déposer mon bagage chez mon oncle, je me rendis à Homécourt où je trouvai facilement le poste de douane à l'entrée du tunnel ainsi que le douanier que je devais rencontrer. Il s'y tenait en compagnie d'un seul collègue dans une petite bâtisse, ancienne lampisterie, sans surveillance allemande directe, celle-ci

semblant se limiter alors au poste d'aiguillage voisin. Mais les deux douaniers me dirent que, de l'autre côté de la frontière, le poste de douane allemand était doublé d'un poste de garde-frontière.

A l'énoncé du mot de passe, son destinataire me dit que je pouvais parler librement devant son collègue. J'en vins donc aussitôt à l'objet de ma visite, à savoir la possibilité d'un passage aller-retour de la frontière. Ils ne furent pas très surpris par ma demande, m'affirmant que cela leur paraissait réalisable en suivant un itinéraire utilisé fréquemment par les deux fils de mon interlocuteur pour chercher des pommes-de-terre chez leur grand-mère à Montois-la-Montagne, de l'autre côté de la frontière, escapades alimentaires qui bénéficiaient de l'indulgence des garde-frontière allemands. A la question du montant à payer pour l'aide demandée, il me fut répondu qu'ils n'acceptaient d'aider que des agents en mission et ce toujours gratuitement. Je n'aurais à déboursier que la contre-valeur en France des Reichsmarks qu'ils me procureraient.

Avant de mettre à exécution ce projet qui s'avérait ainsi être réalisable, je préfèrai en parler avec le Commandant MARCHAL (plus tard Colonel Guy d'ORNANT), chef de l'ORA pour l'ensemble Franche-Comté, Lorraine et Alsace et qui, à ce titre, supervisait le réseau FFC "Martial". Je pensais qu'il serait sans doute intéressé par la recherche de renseignements sur la situation en Moselle annexée, car le réseau FFC "Martial" d'origine surtout haut-rhinoise semblait y être moins ramifié qu'en Alsace.

Ce délai avait l'avantage de reporter mon voyage aux jours de la Toussaint lors desquels les visites aux tombes familiales multipliaient les déplacements sur les routes et dans les trains. Il fut donc décidé avec le douanier que je ferais le trajet aller le matin du samedi 30 octobre et le trajet retour dans la soirée du mardi 2 novembre. Puis, d'un pas allègre, je refis à pied les cinq kilomètres me ramenant à Briey chez mon oncle d'où je repartis aussitôt pour Lyon car je devais disposer d'un maximum de temps, avant le 28 octobre, pour obtenir un rendez-vous avec le Commandant MARCHAL. Celui-ci eut lieu à Vichy, le 23 octobre, dans un coin discret de l'Hôtel Monaco dont les tenanciers étaient dans la mouvance de l'ORA.

Le Commandant MARCHAL ne fit pas d'objection à mon initiative d'aller voir de l'autre côté de la frontière et me confia la mission de repérer quelques personnes susceptibles d'assumer des responsabilités dans la structure départementale de l'ORA en Moselle, qu'il souhaitait étoffer pour la mettre au niveau de celles du Bas-Rhin et du Haut-Rhin. Je retournai le lendemain à Lyon d'où, le 27 octobre, je repartis pour Paris. J'y pris, le matin du 29 octobre en début de matinée, en Gare de l'Est, un express dont toutes les voitures étaient à destination de Koblenz, via Reims, Longyon, Luxembourg et Trier. Deux voitures seulement y étaient ouvertes aux civils français. Ceux-ci disposaient aussi d'une table à la voiture-restaurant de la Mitropa, équivalent allemand de la Compagnie Internationale des Wagons-lit et des Grands Express Européens.

Je voyageais sous ma vraie identité avec mes vrais papiers, car si j'étais arrêté en route, j'avais prévu jouer le jeu du "Heimweh" (nostalgie de la terre natale) dont j'aurais prétendu qu'il m'avait fait tenter un pèlerinage sur les tombes familiales à Dieuze et Strasbourg. C'est pourtant avec une réelle anxiété que je me rendis pour le repas de midi à la voiture-restaurant. J'y fus le seul convive à la table de 4 couverts réservée aux civils français voyageant en 1ère ou 2ème classes, ce qui m'évita de devoir converser avec des inconnus. Les autres tables étaient occupées par des officiers et des sous-officiers allemands, apparemment regroupées selon leur grade. Ils parlaient peu. L'avertissement imprimé en gros caractère gothiques sur chaque menu "*Achtung, Feind hört mit !*" (*Prenez garde, l'ennemi écoute !*) n'était certainement pas la seule raison de leur mutisme. L'armée italienne avait achevé de se retourner contre la Wehrmacht qui, venant d'abandonner la Corse, se défendait au sud de Rome et surtout avait été saignée à blanc sur le front russe, tandis que, en Allemagne même, les bombardements des zones industrielles faisaient de nombreuses victimes civiles. Aussi les militaires allemands de ce train voyageaient-ils soit pour rejoindre de nouvelles affectations sur le front russe, soit pour de brèves permissions dans les localités où ils risquaient de ne retrouver ni leurs familles, ni leurs demeures.

A Longuyon, vers 16 heures, je quittai l'express Paris-Koblenz pour un omnibus à destination de Conflans-Jarny, d'où un autre omnibus repartait vers 19 heures pour Briey. Pendant l'heure que je devais passer en gare de

Conflans-Jarny, je préfèrai ne pas m'exposer dans la salle d'attente qui d'ailleurs n'était pas chauffée, et décidai de faire une promenade dans le bourg de Conflans. Son clocher était tout proche et m'incita à entrer dans l'église y prier aux intentions du moment. Dans la pénombre tiède ne luisaient que la veilleuse rouge devant le tabernacle et l'éclairage discret d'un confessionnal où l'on devinait un prêtre en train de lire. A sa vue, je décidai de me confesser puisque c'était bientôt la Toussaint et que, peut-être, je ne pourrais plus le faire avant longtemps...

Ayant passé la nuit à Briey chez mon oncle, je l'accompagnai le lendemain matin sur la tombe de son épouse, récemment décédée, et le mis au courant de mon projet. Je lui confiai ensuite une partie de l'argent dont j'étais porteur ainsi que mon billet de retour à Paris. En fin d'après-midi, je refis à pied les 5 km de Briey à Homécourt, par un chemin vicinal parallèle à la route nationale. Arrivé au domicile du douanier, j'y fus accueilli cordialement. Sa femme me montra dans la salle à manger le divan où je devais passer la nuit. Puis lui-même me montra sur une carte l'itinéraire à suivre le lendemain matin. Ses deux enfants me guideraient jusqu'à Montois-la-Montagne par des chemins de terre contournant les réseaux de barbelés. Ensuite, je rejoindrais seul la gare de Moyeuvre-Grande où les deux enfants viendraient m'attendre, le soir du 2 novembre, pour me reconduire à Homécourt. En chemin, je devrais toujours marcher à une vingtaine de mètres derrière eux. Ils siffleraient un air convenu si des garde-frontière survenaient en sens contraire, auquel cas il me faudrait plonger soit dans un buisson, soit dans un fossé. Mais cette éventualité était peu probable car les garde-frontière ne patrouillaient le plus souvent qu'en cas d'alerte aérienne.

C'est seulement pendant le repas que je fis la connaissance des deux garçons, l'un de 10 ans, l'autre de 8 ans, qui seraient mes guides. Leur manière de me saluer, celle dont ils écoutèrent les consignes de leur père ainsi que leur conduite à table finirent par emporter ma confiance, d'abord ébranlée par la constatation de leur jeune âge. Dès qu'ils furent couchés, je réglai avec leur père les questions d'argent. D'après ce qu'il savait des prix en territoires annexés, il estimait qu'une centaine de Reichsmarks me suffiraient amplement pour couvrir le prix d'un billet aller-retour de Moyeuvre à Strasbourg ainsi que pour me nourrir et me loger pendant quelques jours si je ne pouvais bénéficier

de l'hospitalité de membres de ma famille. Il me donna cette somme en petites coupures et en pièces, en échange de quoi, je lui remis tout l'argent français dont j'étais porteur, environ trois mille francs, c'est-à-dire un peu plus que la contre-valeur des Reichsmarks au cours officiel.

A peine avions-nous terminé cet échange que sonnait à la porte l'autre douanier, celui que j'avais rencontré 15 jours plus tôt aux côtés de son collègue lors de ma prise de contact avec celui-ci dans le poste à l'entrée du tunnel. Il venait me souhaiter bonne route et me conseiller de ne pas descendre de train en gare de Metz où les contrôles de la Feldgendarmerie étaient devenus fréquents ; mieux vaudrait que je quitte le train en gare de Woippy, d'où je pourrais continuer en tramway jusqu'au centre de Metz.

Comme les deux douaniers avaient l'habitude d'occuper leurs longues attentes en jouant aux cartes, ils me proposèrent une partie de belote. Quoique n'y ayant plus joué depuis plusieurs années, j'acceptai, tout en craignant de perdre. A ma stupéfaction, j'eus la chance de gagner tant la première manche que la seconde. Je soupçonne mes partenaires d'y avoir subrepticement aidé pour que l'optimisme engendré par ce petit succès m'aide à m'endormir. De fait, je dormis bien et c'est l'épouse du douanier qui me réveilla peu après 4 heures du matin. Bientôt, les parents, les deux garçons et moi prenions un solide petit déjeuner. Mis à part le père qui nous répétait les consignes déjà données le soir précédent, aucun de nous ne parlait.

A cinq heures moins le quart, le père, ses deux garçons et moi sortîmes dans la rue où, bienfait du travail en 3 x 8, circulaient, à pied ou à bicyclette, d'assez nombreux ouvriers. De rue en rue, nous atteignîmes une petite route conduisant à Montois-la-Montagne. Nous nous collâmes au mur de la dernière bâtisse. Pendant cette courte halte, le père scruta la brume qu'embrasaient par moments les éclats mal occultés des coulées de hauts-fourneaux. La voie lui paraissant libre, il nous fit signe de partir. A vingt mètres derrière les deux garçonnetts, je n'entendais pas leurs pas, masqués par le grondement sourd des aciéries. La brume voilait la campagne de part et d'autre de la petite route et je vis à peine les barbelés lorsque nous nous glissâmes sous la barrière qui marquait la frontière du Reich.

Peu après nous arrivions au centre de Montois-la-Montagne. Devant l'église, l'aîné des garçons me montra la direction de Moyeuvre-Grande, me confirma notre rendez-vous du lundi suivant, puis me quitta pour se rendre, avec son frère, chez leur grand-mère. Sur la route, je marchai entre deux groupes de personnes qui, apparemment, allaient prendre le même train. Arrivés à la gare, ils passèrent tout de suite sur le quai, tant que je prenais un billet aller-retour pour Metz. Dans le compartiment où je montai, la conversation en dialecte thiois (de Thionville) portait sur le temps froid et brumeux qu'il faisait, sans allusion aux alertes aériennes, aux difficultés de ravitaillement, aux conditions de travail ou à la situation militaire. Au bout d'un quart d'heure, le train arrivait à Hagondange. La gare était très animée. Au moins deux cents personnes y prirent le train à destination de Metz. Lorsque je descendis à Woippy, je constatai, à mon grand soulagement, que de nombreux voyageurs y descendaient aussi, probablement des ouvriers et employés d'une grande usine Junker proche de la gare, en face de laquelle se trouvait aussi le terminus de la ligne de tramway pour Metz.

Il était à peu près 8 heures quand je descendis du tramway dans le centre de Metz. Je demandai en hochdeutsch, car je ne parle pas le dialecte thiois, la direction de la rue du Grand Cerf où se trouvait la droguerie du même nom tenue par un cousin de ma mère, Paul GREIVELDINGER, et son épouse Rose. Afin de ne pas m'y présenter à une heure trop matinale, je flânai dans les rues du quartier que je ne connaissais pas, bien que mon grand-père maternel en ait été originaire. Je découvris ainsi les affiches, les étalages, les gens, les véhicules qui révélaient un mode de vie bien différent de celui de la France occupée : moins de pénurie et moins de police aussi, du moins à première vue.

Lors de mon entrée dans la droguerie du Grand Cerf, plusieurs clients y étaient servis par trois personnes en blouse blanche, dont mon cousin Paul GREIVELDINGER. Celui-ci ne me remarqua pas, mais je fis en sorte que cela soit lui qui me serve. Je lui demandai, toujours en hochdeutsch, de me montrer différents modèles de brosses à dents. Tout d'un coup, me dévisageant, il laissa échapper sourdement en français : "*Non...*", puis en allemand : "*Folgen Sie mir, bitte...*" (*suivez moi, s'il vous plaît*). Dans son

bureau où il m'avait fait passer, son épouse faisait des écritures. En dialecte thiois, il lui dit "*Sieh wer da kommt !*" (*vois qui vient là*). Elle me regarda d'un air stupéfait, puis nous entraîna dans leur appartement. La conversation y reprit en français, portes closes. D'abord, je leur racontai que, lors de ma visite au cimetière de Briey sur la tombe de notre tante commune, son mari m'avait incité à aller à sa place fleurir les tombes de ses parents inhumés à Metz. Mais ceci était si peu crédible que je leur avouais bientôt que j'étais agent d'une organisation clandestine et venais prendre contact avec des résistants potentiels à Metz puis, si possible, à Strasbourg, au cours des trois journées que pouvait durer ma mission. Cet aveu parut les réjouir plutôt que les affoler.

Aussitôt, ma cousine proposa de reporter la suite des explications à plus tard, quand j'aurais pris un bain et un nouveau petit déjeuner. Ceci fait, mes cousins qui paraissaient s'être concertés me dirent que je pourrais loger chez eux pendant les trois jours et qu'ils s'arrangeraient pour me faire rencontrer des Messins. Mais ils me dissuadèrent de tenter d'aller à Strasbourg : la Lorraine et l'Alsace relevant de deux Gauleiter différents, les trains entre Metz et Strasbourg étaient en effet contrôlés fréquemment par la police allemande, d'abord entre Metz et Sarrebourg, puis entre Saverne et Strasbourg. Aussi m'offraient-ils d'inviter mon cousin Auguste METZ, cirier à Strasbourg, à venir me rencontrer chez eux, à Metz, le lundi 2 novembre. Il nous semblait en effet que, du fait des sentiments que nous lui connaissions, il était très probablement en relation avec l'un ou l'autre des groupes strasbourgeois de résistance. Mais, pour la même raison, il se pouvait qu'il fasse l'objet d'une écoute téléphonique, ce qui rendait préférable de lui téléphoner d'un bureau de poste plutôt que de chez eux.

En fin de matinée, je me rendis donc à la grande poste de Metz dont le bâtiment massif de style pseudo-roman se trouve en face de la gare. La salle des guichets et cabines téléphoniques grouillait de militaires allemands, la plupart simples soldats et auxiliaires féminines ("souris grises") qui tentaient de téléphoner à leurs familles. Mon tour venu, je demandai en hochdeutsch le numéro 41468 à Strasbourg auquel j'avais le plus de chances d'atteindre mon cousin. Et, de fait, je puis le joindre sans attente. Par allusions à des souvenirs communs, je pus me faire reconnaître puis l'invitai à me rejoindre à Metz sous le prétexte de négocier avec le cousin droguiste une représentation en Moselle

des bougies et cierges qu'il fabriquait à Strasbourg. Sans hésitation, il promit de prendre le train du matin, le 2 novembre, pour Metz où il arriverait avant le déjeuner.

A ma sortie de la poste, j'allai consulter à la gare les affiches-horaires pour y repérer les heures d'arrivée et départ des trains que prendrait mon cousin de Strasbourg, et l'heure de départ de mon train pour Hagondange et, de là, Moyeuvre-Grande, le 2 en fin d'après-midi. Malgré les stigmates de l'annexion, le trajet dans les rues depuis la gare jusqu'à la droguerie du Grand Cerf me parut une promenade délicieuse tant j'étais satisfait du cours des choses depuis mon départ d'Homécourt quelques heures plus tôt.

Pendant le déjeuner, mes cousins me décrivirent la vie à Metz sous la domination nazie, les pressions subies par la population lorraine, les espoirs nés du recul de la Wehrmacht sur tous les fronts, l'impatience ressentie du fait du report à l'année suivante du débarquement tant espéré des Alliés sur le front ouest. Mais aussi, ils m'interrogèrent sur le conflit entre DE GAULLE et GIRAUD ainsi que sur le rôle du gouvernement de Vichy dont les Lorrains ne pouvaient pas croire qu'il fût réellement complice de HITLER.

Après le déjeuner, je tentai de lire la Metzger Zeitung am Abend (l'un des journaux en allemand paraissant à Metz) ainsi qu'un illustré allemand. Mais je cédai bientôt au sommeil. A mon réveil, c'était presque l'heure du dîner. Avant de passer à table, mes cousins me demandèrent si je serais tenté de les accompagner, après le dîner, au cinéma où ils projetaient depuis quelque temps d'aller. L'impression de sécurité que j'éprouvais depuis le matin me fit accepter cette offre, ce dont je devais, deux heures plus tard, mesurer l'imprudence.

Au cinéma, la première partie du programme présentait la "Wochenschau" (actualités de la semaine). Je ne me rappelle plus ce sur quoi elles portaient, mais j'en retrouve toujours avec frisson le style du discours et la qualité des images dans l'émission de Marc FERRO, "Histoire parallèle". Par contre, je me rappelle très bien le grand film intitulé "Bad auf der Tenne" (Bain dans la grange), comédie musicale en Agfacolor montrant un hobereau du XVIIIème

siècle venant reluquer par le trou de la serrure de la porte d'une grange quelques jouvencelles faisant leurs ablutions en tenue d'Eve dans des cuves arrosées par d'accortes matrones.

C'est à l'entracte séparant les actualités du grand film que j'eus l'une des grandes frayeurs de ma vie clandestine. Dans le foyer où j'avais accompagné mes cousins, je saluais de la tête les connaissances dont ils serraient les mains. En dernier, ce furent deux messieurs dont je me trouvai si près que je ne pus éviter les mains qu'ils me tendaient. Mes cousins me présentèrent brièvement *"Ein Vetter aus Strassburg..."* (un cousin de Strasbourg...). A ce moment précis, le crépitement de la sonnerie annonçant la fin de l'entracte empêcha la poursuite de la conversation. De retour à nos places, mon cousin me dit dans le creux de l'oreille que ces deux messieurs étaient des inspecteurs de la Gestapo, clients de sa droguerie pour leurs photos de famille. A la sortie nous évitâmes de les rencontrer mais, une fois de retour à la maison, mon cousin déboucha une bonne bouteille pour nous remettre de l'émotion que leur rencontre nous avait causée.

Le lendemain, jour de la Toussaint, ce furent successivement la messe dans l'église du quartier, un excellent déjeuner, puis une visite sur les tombes de famille. Nous y rencontrâmes la famille d'un autre cousin, pharmacien à Montigny-les-Metz, dont l'étonnement fit rapidement place aux congratulations. Sur le chemin du retour à la rue du Grand Cerf, mes cousins me montrèrent, dominant la toiture d'une caserne (ou d'une école), une structure métallique étrange qui, me dirent-ils, servait au repérage des avions. Comme il n'y avait apparemment ni projecteurs, ni "grandes oreilles", je leur demandai s'ils en connaissaient le principe. A ce qu'ils avaient entendu dire, il se serait agi d'un système à ondes courtes. Après la guerre, j'appris que c'était une forme de Radar, développée pour la DCA allemande, mais moins performante que celle utilisée par les Alliés.

Le 2 novembre, mon cousin Auguste METZ arriva de Strasbourg vers 11 heures. Il me dit que ses parents et lui parvenaient à tenir bien que son père eût été président du Souvenir Français avant 1939, qui lui-même ait été capitaine du Génie en 39-40 et que, de plus, son épouse native de Saint-Dié, ne savait pas l'allemand avant l'annexion. Nous parlâmes d'un oncle de Colmar et d'un

cousin de Grendelbruch qui avaient été internés au camp de Schirmeck dont ils avaient heureusement été libérés. Quant à la situation de la résistance à Strasbourg, il me parla du groupe Bareis, du groupe Mengus, dont il était lui-même proche, et surtout du groupe Adam-Seger, car les membres de celui-ci avaient été exécutés le 14 juillet précédent, alors que les sentences frappant les membres des deux autres groupes n'avaient toujours pas été appliquées. Ces informations recoupaient celles parvenues au réseau FFC "Martial".

Quant à lui, il était en rapport avec un fabricant-négociant de confiserie habitant le faubourg de la Montagne-Verte. Celui-ci collectait des renseignements de tous ordres et passait des consignes qu'il semblait tenir d'une instance supérieure. Il se trouva que je le connaissais par son fils qui avait été scout avec moi avant 1939. C'était Joseph FOEHR dont j'appris, après la libération de Strasbourg que, sous le pseudonyme de Cne JEROME, il fut l'un des adjoints du Cdt FRANCOIS (Georges KIEFER). C'est d'ailleurs dans son chalet de Grendelbruch qu'eut lieu, en juin 1944, la rencontre entre le Cdt MARCEAU, le Cne ESCHBACH, le Cdt FRANCOIS et le Cdt DANIEL, ces derniers respectivement chefs des FFI du Bas-Rhin et du Haut-Rhin. J'invitai donc mon cousin Auguste METZ de dire à Joseph FOEHR qu'il m'avait rencontré et de lui suggérer de le faire savoir aux chefs de l'organisation de résistance à laquelle il appartenait. Je pensais que, s'il s'agissait du réseau FFC "Martial", l'information finirait par me revenir, ce qui constituerait l'une des preuves que je recherchais de l'étendue de son implantation en Alsace.

Nous évoquâmes aussi l'éventualité d'une situation militaire telle que les groupes de résistance du Bas-Rhin et du Haut-Rhin recevraient l'ordre de harceler la retraite de la Wehrmacht avec l'aide de maquis alsaciens implantés dans les Vosges. Du fait de la concentration de l'habitat, une semblable tactique lui paraissait comporter pour les populations non combattantes des périls excessifs par rapport à l'efficacité militaire escomptable. Capitaine du Génie, il privilégiait les sabotages discrets de ponts et de voies ferrées, pouvant certes entraîner des représailles, mais évitant des affrontements à armes inégales. S'ajoutant aux avis que m'avaient donnés Henri VEID à Belfort et à l'ingénieur du Génie Rural à Nancy, l'avis de mon cousin de Strasbourg mit en veilleuse mon rêve d'un transfert du GMA-Sud dans les

Vosges pour des actions armées venant soutenir celles des groupes de résistance du Bas-Rhin et du Haut-Rhin.

A midi, nous fûmes rejoints dans l'appartement de mes cousins GREIVELDINGER par un avocat messin, Maître Pierre WOLF, dont ils pensaient qu'il pourrait être en rapport avec un groupe de résistance. Avant d'aller déjeuner au Restaurant Moitrier (dont la célébrité dès avant 1914 avait permis qu'il conserve son nom français), je fis part à Maître WOLF de l'objet de ma mission le concernant, à savoir la prise de responsabilités dans une structure départementale de l'OBA en Moselle. Il réserva sa réponse jusqu'à la fin du repas. Elle fut positive.

Pendant le déjeuner, dans un coin discret du restaurant, il fut question surtout des séquelles de l'annexion, particulièrement de la manière dont pourraient se ressouder les différentes catégories d'Alsaciens et de Lorrains résultant de leurs destinées différentes depuis 1940. Mes interlocuteurs craignaient de ceux qui reviendraient de Zone Sud à la libération qu'ils ne se comportent en "revanchards" envers tous ceux, sans distinction, demeurés en Alsace et en Moselle sous la domination nazie. Je les assurai que telles n'étaient pas les dispositions d'esprit de la plupart des réfugiés de Zone Sud et que, dans le cadre même du réseau auquel j'appartenais, la coordination qu'il assurait entre les organisations de résistance du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle d'une part, le GMA-Sud et le GMA-Suisse d'autre part, contribuerait fortement à une compréhension mutuelle.

Notre discussion dura presque jusqu'à l'heure du départ des trains que mon cousin de Strasbourg et moi-même devions prendre. Tout alla dès lors très vite. Je pris rapidement congé de mes cousins GREIVELDINGER que je ne savais comment remercier du courage de leur hospitalité. J'allai avec mon cousin Auguste METZ jusque dans le passage souterrain de la gare, je le quittai près de l'escalier montant au quai d'où partait le train pour Strasbourg, puis montai sur le quai où mon train pour Hagondange se trouvait déjà.

Pendant le trajet, tout ce qui s'était dit pendant les trois jours tentait de s'organiser dans ma tête. C'est presque comme un automate que je changeai de train pour Moyeuvre-Grande sans que m'ait effleuré le soupçon que mes deux jeunes passeurs pourraient ne pas se trouver au rendez-vous. Mais, de fait, ils

étaient là, à la sortie de la gare, me souriant d'un air complice. Nous reprîmes à pied la route vers Montois-la-Montagne, sans nous parler puisque je marchais de nouveau à 20 mètres derrière eux.

Sur le chemin de terre conduisant à Homécourt, alors que nous venions de passer sous la barrière marquant la frontière entre les barbelés, nous entendîmes soudain toutes les sirènes des alentours hurler l'alerte aérienne, bientôt suivies d'abolements de chiens et de cris gutturaux. C'étaient les garde-frontière allemands qui partaient sillonner les abords de la frontière. Mais nous n'en aperçûmes aucun avant notre retour dans les rues d'Homécourt.

Quand nous fûmes dans le logement du douanier, je le remerciai de son aide, lui rendis ce qui me restait de Reichsmarks - j'en avais utilisé très peu - et insistai pour qu'il accepte, en vue du Noël de ses enfants, la majeure partie des francs qu'il voulait me restituer. Dès la fin l'alerte aérienne, j'embrassai mes deux jeunes passeurs et pris congé de leurs parents que, pris par le tourbillon de la vie, je n'ai, hélas, pas eu le temps de rechercher après la libération.

Sur la route de Homécourt à Briey, où je devais passer la nuit chez mon oncle avant de retourner à Lyon, une dernière surprise m'était réservée. Alors que je marchais dans l'obscurité, j'entendis derrière moi s'approcher une automobile dont, ses feux étant occultés, le conducteur m'aperçut très tard. Quand son arrière fut à ma hauteur, la vue de sa plaque d'immatriculation allemande me causa une frayeur d'autant plus grande que le véhicule freinait pour s'arrêter quelques mètres devant moi. Je continuai pourtant de marcher et, lorsque je fus à hauteur du conducteur, je l'entendis me proposer, en français sans accent, de profiter de sa voiture jusqu'à Briey. Comme il était seul à bord, j'acceptai. Il me dit être employé, en tant que contractuel français, comme chauffeur de cette voiture de service, par l'Organisation Westmark exploitant les domaines agricoles de Moselle dont les propriétaires lorrains avaient été expulsés en 1940. Il habitait à l'entrée de Briey où je lui demandai de me laisser devant son domicile, afin qu'il ne sache pas où je me rendais. Je fus bientôt chez mon oncle qui m'accueillit avec soulagement. C'est les larmes aux yeux qu'il écouta le récit de mon "voyage de la Toussaint" et que, le lendemain, il me souhaita bonne chance pour la suite.

Après mon retour en Zone Sud, je pus bientôt rendre compte au Cdt MARCHAL de ce que j'avais appris à Metz et surtout de ce que Maître WOLF acceptait de participer à l'animation de l'ORA de Moselle. Mais c'est seulement après la libération que j'appris qu'il était devenu l'un des adjoints du Cdt GREGOR (Alfred KRIEGER), chef des FFI de Moselle, et qu'il siégeait à ce titre au Comité Départemental de la Libération de Moselle.

Quant au Cdt MARCEAU, je le mis surtout au courant des conclusions négatives quant à une éventuelle implantation dans les Vosges de maquis qui pourraient venir y constituer les centuries du GMA-Sud. Mais je ne m'étendis pas sur les contacts pris pendant mon séjour à Metz. Trois mois plus tard, fin janvier 1944, leur écho me revint lors d'une réunion organisée à Paris par le Cdt MARCEAU et à laquelle participaient, outre moi, le Cdt Etienne GEORGES, responsable du GMA-Suisse et le Cne JEAN-PAUL (Paul FREIS) membre de l'Etat-Major de la branche du réseau FFC "Martial" dans le Bas-Rhin. Pour des motifs professionnels (distribution de pièces détachées pour les garagistes), il obtenait régulièrement des sauf-conduits lui permettant de se rendre à Paris chez les constructeurs d'automobiles. Il assurait ainsi la liaison avec les chefs du réseau FFC "Martial" et apportait des renseignements économiques, militaires et politiques de haut niveau.

A un moment où nous fûmes seuls, il me reprocha l'imprudence de mon équipée à Metz. Mais, pour ma consolation, il me dit l'avoir apprise par quelqu'un dont il ne me dit pas le nom, mais dont la description correspondait à Joseph FOEHR, celui-là même à qui j'avais demandé à mon cousin Auguste METZ de faire part de notre rencontre à Metz. Ainsi donc, je savais que notre réseau avait effectivement pris, au moins à Strasbourg, dans les milieux où devaient le plus probablement se trouver des résistants et que c'était à juste titre que je pourrais affirmer son extension à toute l'Alsace.

Rétrospectivement, les risques que j'ai fait encourir aux membres de ma famille, le risque que je courrais moi-même de révéler, sous la torture, les secrets dont j'étais détenteur, me paraissent aujourd'hui disproportionnés en face des quelques résultats acquis pendant ma mission. Mais ce que j'ai vécu pendant ce voyage de la Toussaint méritait d'être vécu... et peut-être aussi cela méritait-il d'être raconté en hommage au dévouement de ceux qui m'ont assisté.

Bernard METZ (novembre 1993)

**CELEBRATION OECUMENIQUE
DU 1er DECEMBRE 1993
EN LA CHAPELLE SAINT JEAN
DE LA CATHEDRALE DE STRASBOURG**

En commémoration de l'arrivée de la BAL à Strasbourg, début décembre 1944, la section du Bas-Rhin organise, chaque année à la même époque, une célébration oecuménique à l'intention des morts de la Brigade et de ses vivants. Celle de 1993 a réuni une trentaine d'anciens et d'épouses d'anciens autour de nos amis Pierre BOCKEL et Edmond FISCHER, celui-ci intervenant pour notre ami Paul WEISS empêché de nous rejoindre du fait des séquelles de ses blessures de guerre. On trouvera ci-dessous l'allocution de P. BOCKEL et les textes préférés par P. WEISS qui les avait communiqués à Edmond FISCHER pour en donner lecture.

**ALLOCUTION DE PIERRE BOCKEL
suivant la lecture de
l'évangile du jour (Mt 15, 29-37)**

"J'ai pitié de cette foule" affirmait Jésus face à ce peuple de Galiléens qui, depuis plusieurs jours, s'étaient rassemblés autour de lui et ne le lâchaient plus, et où se côtoyaient aveugles, boiteux et indigents de toute sorte, un peuple tellement avide d'un geste guérisseur et d'un message d'espérance qu'il en avait oublié de se munir de quoi manger.

"J'ai pitié de cette foule de gens qui, depuis trois jours, sont avec moi et n'ont rien à manger" répète Jésus. Pas d'autre solution pour les nourrir que ce miracle de la multiplication des pains que seul le Christ pouvait accomplir et dont on perçoit déjà la dimension prophétique, surtout en cet instant où nous voici réunis à la table du Seigneur.

Mon intention n'est point de m'attarder au sens de ce prodige, mais de retenir ce seul propos du Christ : *"J'ai pitié de cette foule"*.

Rappelons nous, chers camarades, qu'un jour, notre coeur a battu à l'unisson de celui de Jésus, alors que nous éprouvions une même pitié tant pour les Juifs persécutés, nos camarades déportés, nos frères enrôlés de force dans l'armée ennemie, que pour nos familles et amis encore sous le joug du terrible pouvoir nazi. Et cette pitié pour les victimes d'Hitler fut telle qu'elle engendra le plus noble geste de liberté et de fraternité conjuguées que, peut-être, il nous fut donné d'accomplir : notre engagement dans la Résistance et puis dans la Brigade Alsace-Lorraine pour les combats de la libération, et cela jusqu'à l'offrande de la vie.

Ce temps-là est passé. Et pourtant, après que l'Allemagne se soit libérée de ses vieux démons pour s'intégrer à l'Europe dont nous rêvons tous, voici que le vaste monde est aux prises avec de nouvelles impostures. Après les sanglantes tragédies du Proche-Orient, l'ex-Yougoslavie, singulièrement la Bosnie, est devenue le théâtre de ces mêmes horreurs que nous avons connues jadis, et toujours encore commises au nom d'un nationalisme fondé sur la domination de la race. Mêmes tentations dans les régions du Caucase abandonnées par la Russie. Et le pire se situe dans les pays d'Afrique, au Soudan et ailleurs, et pire encore, ces jours-ci, au Burundi où les combats entre les ethnies atteignent le sommet de l'horreur.

Si nos pays occidentaux apparaissent encore comme des havres de paix, mesurons-nous assez qu'ils sont, eux aussi, des espaces où le malheur sévit de façon croissante ? La misère, fruit amer du chômage, atteint des proportions inquiétantes dont les jeunes sont les premières victimes, souvent acculés à passer de la mendicité à la drogue et de la drogue à la délinquance. Or, il paraît bien que pareille décadence sociale ait pour origine les excès d'un libéralisme économique faisant qu'à mesure que s'enrichissent quelques privilégiés, la misère s'empare d'une majorité toujours plus étendue.

"J'ai pitié de cette foule" disait Jésus. Et nous, aujourd'hui, oserions-nous affirmer en toute vérité que nous éprouvons pitié pour ces foules, diverses et multiples, victimes des atrocités racistes comme aussi des injustices de la

société du profit ? Mais nous savons aussi, de par notre expérience passée, que la pitié appelle l'engagement. Comment nous engager à nouveau, nous qui ne sommes plus en âge de courir au secours des nations crucifiées ou de la misère qui sévit de par le monde ?

Il nous reste, me semble-t-il, plusieurs manières de traduire en initiatives concrètes le sentiment de pitié qui nous anime. Il importe d'abord d'intérioriser, le plus profondément que nous le pouvons, le spectacle déchirant des malheurs des autres jusqu'à éprouver le frémissement de la vraie compassion, prenant par là même une conscience plus aiguë du péché qui nous habite chacun et dont l'expression collective produit ce que nous voyons et qui nous révolte. Mais il faut aussi passer aux actes. Or nous avons encore le pouvoir de parler, d'accueillir, de partager et de coopérer.

Parler, c'est déjà alerter les amis et connaissances sur la réalité et la gravité des situations dramatiques qui nous environnent. C'est aussi protester publiquement avec tous ceux qui, comme l'Abbé Pierre, dénoncent les atteintes à la vie ou à la dignité des personnes. Une autre manière de passer à l'action qui soit à notre portée peut aussi consister à participer aux initiatives des organismes dont l'objectif est la défense des victimes d'arrestations injustes ou d'odieuses tortures. Ainsi Amnesty International ou l'ACAT (Action des Chrétiens contre la Torture) ne cessent de solliciter des adhérents. Agir, c'est aussi partager, en soutenant de nos deniers les grands mouvements humanitaires tels que l'UNICEF, Médecins sans Frontières, la CIMADE, le CCFD et tant d'autres qui s'insinuent au coeur de la détresse humaine. Enfin, le geste le plus concret mais le moins facile est, à coup sûr, d'accueillir chez soi l'étranger rescapé de l'enfer ou le sans-logis qui ne sait où dormir, nous souvenant des nuits passées jadis dans nos trous du Bois-le-Prince.

Ainsi contribuerons-nous à préparer le jour du Seigneur, avec au coeur l'espérance de la victoire finale. Écoutons alors la prophétie d'Isaïe qui constitue la première lecture de la liturgie de ce jour et qu'en l'absence de notre ami le Pasteur Paul WEISS, je prie Edmond FISCHER, de bien vouloir faire à sa place.

LECTURE PAR EDMOND FISCHER

Nous fêtons l'attente de Celui qui vient
 Nous sommes entrés dans les temps de l'Avent
 C'est le moment de reprendre les paroles d'Isaïe (XXV, 6 à 10)

Le Seigneur, le Tout Puissant, préparera pour tous les peuples, sur cette montagne de Sion, un festin de viandes grasses et de vins vieux, un festin de viandes succulentes et de vins capiteux.

Il enlèvera (sur cette montagne) le voile de deuil qui voilait tous les peuples et le suaire dans lequel étaient ensevelies toutes les nations ; il fera disparaître, pour toujours, la Mort.

Le Seigneur Dieu essuiera les larmes de tous les visages ; il ôtera la honte de son peuple, il l'ôtera de toute la terre, car il l'a dit, lui, le Seigneur.

On dira, ce jour-là : Voyez, c'est notre Dieu de qui nous espérions le salut ; c'est le Seigneur en qui nous espérions

Jubilons et réjouissons-nous, car il nous a sauvés.

* *
 *

Le seigneur est généreux,
 Il reçoit le dernier comme le premier,
 Il fait place à l'ouvrier de la 11ème heure, comme à celui qui travaille depuis la première heure.

Entrez donc tous dans la joie de votre Maître,
 Recevez la récompense, les premiers comme les derniers,
 Les riches comme les pauvres.

Jubilez ensemble, abstinentes ou paresseux ;
 Tous, honorez ce jour, vous qui entrez dans l'Avent
 Vous qui avez jeûné et vous qui n'avez pas jeûné,
 Réjouissez-vous aujourd'hui.

Que nul ne regrette sa pauvreté,
 Que nul ne pleure sa faute,
 Que nul ne craigne la mort,
 Participez tous au temps qui vous est offert.

* *
*

Avec Saint-Paul (Eph. I, 17 à 20 et III, 20) apprenons à ouvrir les yeux, à avoir les yeux du coeur :

Daigne le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la Gloire, vous donner un esprit de sagesse et de révélation, qui vous le fasse vraiment connaître !

Puisse-t-il illuminer les yeux de votre coeur pour vous faire voir quelle espérance vous ouvre son appel, quels trésors de gloire il vous fait partager avec les saints, quelle immense puissance il a déployée en notre faveur, à nous les croyants ; son énergie, sa force toute-puissante, il les a mises en oeuvre à sa droite dans les cieux, bien au-dessus de toute Autorité, Pouvoir, Puissance, Souveraineté et de tout autre nom qui puisse être nommé.

A celui dont la puissance agissant en nous est capable de faire bien au-delà, infiniment au-delà, de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir, à Lui la Gloire, dans l'Eglise et en Jésus-Christ, pour tous les âges, pour tous les siècles.

En vérité, c'est un somptueux cadeau.
Amen.

* *
*

CARNET NOIR

Louis ARGENCE, décédé le 19 août 1993, à Strasbourg

Droit, mince et un sourire qui vous prend d'en haut, voilà comment il m'apparaissait, aux bras de sa femme, à la sortie bavarde du culte, à Saint-Paul. Cela faisait près de 30 ans qu'il avait quitté l'armée, il n'en avait pas pour autant abandonné l'allure de celui qui est toujours par devant et à qui on doit, naturellement, loyauté et fidélité. Proche, mais en retrait, réservé et disponible. Evidemment dur avec lui-même.

Il sortait à peine de convalescence après la deuxième opération de son cancer du foie lorsque sa Catherine conquiert la mairie ; il lui fallait être présent à la proclamation des résultats ; il ne pouvait pas manquer les discours qu'elle fit à ce moment puis à l'Hôtel de Ville, en préface de la fête publique qu'il ne quitta que rassasié ; son épouse n'avait pas besoin de le soutenir, il était si heureux.

Car le vieux couple avait cette chance merveilleuse de retrouver à tous moments, Gui, Viviane et Catherine avec leurs familles - 8 petits enfants - dans la simplicité de l'amour partagé, de la confiance sans nuages.

Il était né le 17 avril 1911 à Lausanne d'un père Lyonnais, je crois ingénieur ; il s'oriente vers les Arts et Métiers qu'il prépare à Voiron. Il sort de l'Ecole de Cluny, second de sa promotion, en octobre 1931. Mais l'armée est sa seconde nature - ou la première refoulée d'un adolescent obéissant ? - il s'engage par devancement d'appel et, sous-lieutenant de réserve à sa sortie de Poitiers, il est affecté au 54ème R.A.D. à Lyon, puis au 12ème R.A.D. à Haguenau en octobre 1932. De la réserve, il passe à l'active après un stage à l'Ecole de Fontainebleau. En 1936, il se marie avec la fille du pasteur Blumenroeder de Haguenau. Garnison à Epinal, puis lieutenant-instructeur, cette autre face de sa vocation, au centre d'instruction des FTA à Toulouse où l'armistice le fixe. Affecté à la 245ème batterie du 404ème régiment de DCA, il se partage entre Blagnac et la caserne Ney, boulevard de Strasbourg. Après l'occupation de la zone "libre", que faire sinon résister avec quelques officiers,

dont Charles Pleis entre autres ? Ils distribuent des équipements de la caserne Cafarelli dont ils ont la garde, aux maquis en formation ; cela finit par l'arrestation, ils sont trois ou quatre aux mains de la Gestapo à Toulouse d'abord puis expédiés vers les camps. De nuit, à proximité de Châlons sur Marne, il saute sur le ballast ; quelle nuit, la veille de celle du débarquement ! Il réussit à gagner Paris en deux jours, sans manger, en loques, blessé et plein de contusions ; un camarade de promotion l'héberge, le requinque et lui permet de retourner à Toulouse. Il y vivra caché avant de succéder dans le maquis de la Save à son chef fusillé (le capitaine Voisin). Pendant ce temps sa femme, surveillée par la Gestapo, vit recluse avec son fils, nourrie par l'ami fidèle entre tous, Guillaume Thielen. Le 26 août 1944, après la libération de Toulouse, il rejoint Bockel et Pleis à Montauban, c'est le début de l'aventure de la Brigade où il commandera la Cie IENA du Bataillon METZ commandé par Charles Pleis. Elle finira pour lui après la mémorable empoignade avec le Colonel Jacquot : pas question d'engager les hommes à la légère ou pour la gloire, affirmait Louis Argence ; il fut muté.

Nous le retrouvons en occupation, puis commandant de batterie à Béziers au 9ème RDA, puis à l'Ecole militaire de Strasbourg (tour à tour école des sous-officiers, école des cadres) comme professeur, adjoint du colonel Couze, Commandant de l'Ecole dont André Riedinger était directeur des études, avec, entre temps, d'autres affectations : adjoint au colonel du 421ème RA à Strasbourg et comme chef d'escadron commandant le 1er groupe du 42ème RA au Maroc et en Algérie. Il prend sa retraite de lieutenant-colonel le 1/4/1964.

C'est enfin l'occasion d'exercer sa première profession, celle d'ingénieur, comme inspecteur des Etablissements classés à la préfecture du Bas-Rhin : de 1964 à 1976.

Strasbourgeois depuis 1947, sauf deux interruptions de 2 ans, on le retrouve généreusement actif et notamment à la paroisse réformée Saint-Paul dont il fut longtemps membre du conseil presbytéral et trésorier.

Voilà l'homme de caractère qui nous a quittés.

Edmond FISCHER

**Lors de l'office à Saint-Paul, le 24 août 1993,
Edmond Fischer, président de la section du Bas-Rhin
des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine,
prononça les mots d'adieu suivants :**

*Nous sommes ici, près de toi, présents ou en pensée,
tes compagnons de résistance et de clandestinité,
tes compagnons du maquis et de ses combats obscurs,
tes compagnons de la reconquête de l'Alsace tant aimée.*

*Nous déposons sur ton cercueil cette plaque de bronze aux armes de la
Brigade Indépendante Alsace-Lorraine,
attestant ce qui nous a liés depuis près d'un demi-siècle par une exigence et
une amitié, fortes jusqu'à la mort, fortes au-delà de la mort,*

Cher Argence !

* *
*

**Donnant suite à l'annonce du décès de notre ami Louis ARGENCE,
le Président-animateur du Club "Mémoire 52", M. Jean-Marie CHIROL,
6 rue M. Mansuy, 52100 Bettancourt-la-Ferrée, nous a fait parvenir ce
récit de son évasion du convoi déportant de Compiègne vers l'Allemagne
1500 internés pour faits de Résistance.**

**Louis ARGENCE, l'un des 45 évadés
du convoi du 4 juin 1944**

Le 21 avril 1944, le capitaine Mouly, les lieutenants Perrier, Jocteur-Monrozier et Argence ("Petit"), sont arrêtés à Toulouse, vers 19 heures, au café Excelsior, Place Arnaud-Bernard. Après interrogatoires musclés au siège de la Gestapo, ils sont conduits à la prison St Michel.

Le 12 mai, Mouly, Jocteur, Argence, avec d'autres détenus, sont transférés du camp de Compiègne-Roxallieu (Frontstalag 122). Le lieutenant Perrier est envoyé dans ce camp un peu plus tard, puis en déportation. A l'intérieur du camp, une petite équipe prépare en secret, fin mai, l'évasion d'un groupe, à

partir d'un convoi vers l'Allemagne. Cette équipe est constituée par l'Abbé G. Le Meur, J.B Biaggi et J. Martin.

Le 3 juin, 1500 internés sont appelés à partir le lendemain en convoi à destination de l'Allemagne...

En effet, le 4 juin, au matin, départ au camp, à pied, pour la gare de Compiègne. En raison des voies ferrées coupées en divers endroits de l'agglomération parisienne par des bombardements alliés, le convoi stationne en banlieue Est jusqu'au soir, par une chaleur accablante... Tard dans la soirée, le train s'ébranle.

Dans un wagon, le tumulte gronde lorsque l'équipe se met au travail pour effectuer le travail préparatoire à la tentative d'évasion. Il faut toute l'énergie du trio pour faire tomber la fièvre... La chaleur ambiante, le manque de place (90 internés occupent le wagon), la soif qui assaille chacun, l'odeur, la fatigue, ajoutent au travail exténuant du trio qui, pour tout outillage, possède 1/2 lame de scie à métaux...

Le plancher derrière la porte à glissière résiste... c'est alors qu'une planche de la cloison verticale à hauteur de la porte est sciée. Elle permet d'atteindre le levier de fermeture à l'extérieur. Le fil de fer qui ligature ce levier est enlevé alors que le train entre en gare de Châlons-sur-Marne. L'arrêt est heureusement bref. Le train reprend sa marche. Il est environ 2h30 en cette nuit du 4 au 5 juin 1944. Les candidats à l'évasion, remplis à la fois de craintes pour l'aventure (qui peut très mal se terminer) et d'une joie intérieure inexprimable, reçoivent les consignes pour effectuer le saut dans les moins mauvaises conditions. Le lieutenant Argence est au nombre des candidats avec Jocteur-Monrozier. Par contre, le capitaine Mouly, qui est dans un autre wagon, connaîtra les affres de la déportation à Sachsenhausen, mais en reviendra.

La porte est ouverte ! La liberté est sous les pieds des candidats à l'évasion. Que va-t-il maintenant se passer ? Les mitrailleuses ennemies vont cracher le feu ? Le train va s'arrêter dès l'alerte donnée ? Hommes en armes et chiens vont se lancer à la poursuite des évadés ?

Comme par miracle, rien de tout cela ne se produit. Jean Martin (l'ouvreur) saute le premier et se blesse dans la chute à 70 km/heure. Il est suivi de l'Abbé Le Meur, puis de Biaggi, etc. Les groupes sont constitués chacun de 3 ou 4 évadés. Dans le groupe de Louis Argence se trouvent Jocteur et 2 jeunes internés. Ils sautent à mi-chemin entre Châlons-sur-Marne et Vitry-le-

François. 45 internés, sur les 90 qui occupent ce wagon, s'évadent ainsi à l'aube du 5 juin 1944 (veille du débarquement des troupes alliées sur les plages normandes). Un seul est repris quelques heures plus tard. Il décèdera à Neuengamme, peu avant la libération du camp.

Le groupe des 4 est réduit à 3 après le saut. Jocteur ne retrouve pas ses 3 équipiers et part en direction de Vitry-le-François. Louis Argence et les 2 jeunes montent dans un train, sans billet, avec la complicité d'un cheminot et arrivent à Châlons-sur-Marne où Louis Argence se rend alors chez le pasteur avant de regagner Paris, par le train, le jour même.

C'est chez des amis parisiens où il est hébergé que L. Argence apprend, le lendemain matin, le débarquement allié. En sautant du wagon, L. Argence s'est meurtri le côté droit du visage. Il se fait soigner dans une clinique parisienne et obtient, les jours suivants, une fausse carte d'identité établie sous le nom de Léon, Albert ARNAUD. La photo collée sur cette carte provient de sa véritable carte d'identité restituée par les Allemands à Toulouse. A Paris, il ne peut en effet pas se faire photographier à cause de sa figure tuméfiée...

Dans la capitale, un de ses anciens camarades des Arts et Métiers lui procure un billet de chemin de fer. De là, il rejoint, sans encombre, Toulouse et reprend contact avec le Corps Franc Pommiès, le 5 août 1944.

Ainsi, trois mois et demi après son arrestation à Toulouse, Louis Argence réintègre cette ville pour reprendre le combat contre l'occupant : une parenthèse dont l'issue heureuse relève du miracle !

Jean-Marie CHIROL

* *

*

RONDET Marcel, décédé le 29.08.1993 à Grancey, Aube

C'est avec énormément de tristesse que nous avons appris le décès de notre ami, âgé de 68 ans. Cet enfant du Périgord, pour se soustraire au STO, s'engagea dans la Résistance (avec son frère, décédé lui-même, il y a peu de temps), sous la houlette de Jean OLIVIER, alias Jean-François. La Dordogne libérée, il suivit son chef de groupe et fut intégré dans sa section, au commando BARK. Son aventure avec la Brigade Alsace-Lorraine s'arrêta début octobre 1944, au Bois-le-Prince où il fut grièvement blessé par éclats d'obus à l'épaule et à la gorge. Evacué dans les hôpitaux de l'arrière, longuement en convalescence à Vichy, il rejoignit son Mortemart natal (commune de Saint-Félix-de-Reilhac) où, par la suite, il s'adonna à la culture.

Père de cinq enfants (nous avons signalé le décès d'un de ses fils, il y a quelques années), pendant longtemps, avec son épouse, il resta fidèle à nos rassemblements, jusqu'à ce que la maladie eut raison de sa volonté et de son courage.

Episodiquement, nous parvenaient de ses nouvelles, toujours plus alarmantes. L'année écoulée, il quitta définitivement ses terres du Périgord pour s'installer au domicile d'une de ses filles, dans la région de Romilly-sur-Seine, à Grancey où eurent lieu ses obsèques.

Nous regrettons qu'aucun d'entre nous n'ait été en mesure de lui rendre un dernier hommage ; nous ne pouvons que renouveler à sa veuve et à ses enfants le témoignage de notre profonde sympathie.

Raymond BERGDOLL

N.B. : le président HUTTARD a pu, depuis, faire acheminer la plaque commémorative qui rappellera dans un cimetière aubois que ce brave garçon était également un brave.

WATTEAU Gérard, décédé le 10.09.1993 à Périgueux

Il nous a quittés à l'âge de 73 ans, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Son corps reposant au funérarium de Notre-Dame-de-Sanilhac, c'est là qu'eut lieu une cérémonie religieuse en plein vent, à la mémoire de notre ami, avant le transfert pour Limoges, où il avait choisi de se faire incinérer.

Une assistance très nombreuse, témoignant de l'estime dans laquelle il était tenu, s'était groupée sur le terre-plain, pour lui rendre un dernier hommage, ce lundi, 13 septembre, devant le cercueil flanqué de deux emblèmes tricolores, dont le nôtre. Nous étions une quinzaine environ, le président du Sud-Ouest en tête, pour représenter cette amicale à laquelle il avait toujours été fier d'appartenir.

Gérard WATTEAU nous avait prévenus, l'année écoulée, qu'il ne pourrait malheureusement plus assister à nos réunions. Pourtant quelques-uns d'entre nous avaient encore pu le rencontrer, mais terriblement diminué, à l'église de Bassillac, en mars dernier, pour les obsèques d'Alfred HAUSWIRTH.

C'est qu'ils avaient été amis de très longue date. En effet, Gérard WATTEAU, né en août 1920, fut placé à l'orphelinat de Bischwiller, dans le Bas-Rhin ; il adopta Alfred HAUSWIRTH, nettement plus jeune, dès l'arrivée de ce dernier, dans le même établissement social et s'en occupa fraternellement jusqu'à leur "nécessaire" séparation. Leurs familles d'accueil respectives n'eurent jamais de relations entre elles. Les hasards de l'évacuation les firent se retrouver à Trélissac et dès lors, leurs cheminements suivirent un parallélisme certain.

Gérard WATTEAU, engagé au commando Verdun, prit part à tous les engagements de ce groupe, tant dans la Résistance, que sous la dénomination Brigade Alsace-Lorraine, que ce soit au Bois-le-Prince, lors de la percée vers Dannemarie ou dans le secteur défensif du Rhin.

Rendu à la vie civile, il réintégra le corps des cheminots SNCF, à Périgueux, jusqu'à sa retraite. Marié en 1947 à une Périgourdine de vieille souche, il était père de trois enfants, dont un fils domicilié à Sorgues et une fille vivent toujours.

Nous l'avons toujours connu calme, très pondéré, attentif à toutes les suggestions ; nous perdons, sans contredit, un ami des plus fidèles.

Nous renouvelons à Madame WATTEAU et à ses enfants dont nous partageons la douleur, l'expression de notre forte sympathie.

Robert METZGER, décédé le 23.09.1993 à Herrlisheim

Enlevé à l'affection des siens quelques jours avant son 67ème anniversaire, notre ami s'était engagé à la Brigade alors qu'elle était déjà cantonnée à Strasbourg. Affecté au bataillon Metz, il fut fait prisonnier à Gerstheim.

Une délégation de la section Bas-Rhin avec son drapeau était présente à la messe de ses funérailles célébrée le 29 septembre en l'église Ste Bernadette de la Cité de l'Ill à Strasbourg.

A travers le Bulletin, l'Amicale réitère à sa veuve, à ses enfants et à toute sa famille, l'expression de la part profonde prise à leur deuil par les anciens camarades du défunt.

Raoul BURGER

DINARD Ivan, décédé fin septembre 1993

Employé de banque à la retraite, il était anciennement domicilié à Marmande et avait fait partie de la Section Sud-Ouest ; mais sa dernière apparition parmi nous devait se situer vraisemblablement au Congrès de 1972, en Périgord et, depuis plus de quinze ans, il ne cotisait plus.

Il avait fait partie de la Résistance au commando Bir-Hakeim. En septembre 1944, il fut affecté à la 4ème section du commando BARK dont il suivit les évolutions et les engagements jusqu'à sa démobilisation en mars 1945.

Il laisse à ceux qui l'ont connu à cette époque, le souvenir d'un garçon gentil, très discipliné, excellent camarade.

Nous présentons à la famille nos bien sincères condoléances.

Raymond BERGDOLL

* *
*

PETITE HISTOIRE DE NOTRE BULLETIN
suite n° 4

Automne 1947 : Visite du Colonel BERGER en Lorraine.

Le président de la Section Moselle ESTIENNE (13.10.47) nous écrit : samedi, nous avons reçu notre "COLON" ; nous n'avions pu convoquer les camarades par écrit, mais, le jour même, un court article a paru dans la presse. Ils furent une cinquantaine à répondre présent.

Après quelques paroles de bienvenue, le COLON nous demande de rester UNIS, il nous parle très amicalement ; nous demande si l'un ou l'autre des camarades aurait une question particulière à lui poser. Devant partir à Thionville, il donne son adresse à ESTIENNE pour qu'il lui communique les doléances éventuelles.

Vie de la section : le président de la Moselle nous écrit : je ferai mon possible pour aider les copains, mais je suis certain que la Section se meurt de plus en plus, chose qui est due au Comité central qui n'a pas fait ce qu'il était en devoir de faire.

Section SAVOIE : nous étions près de 200 au départ d'Annecy le 22 septembre 1944 avant de rejoindre la Brigade. Mais maintenant ceux qui habitent en Savoie sont peu nombreux et notre section est évidemment peu importante au point de vue "effectif".

Notre bureau provisoire est composé de :

Président : Marcel PICARD - Vice-président : Albert DANIEL

Secrétaire : Georges TESSIER - Trésorier : René PICARD

MERCI pour les bulletins offerts gracieusement par le Commandant MEYER.

NOVEMBRE 1947 : il y a 3 ans, en septembre 1944, que nous recevions le baptême du feu dans les Vosges, en tant que combattants de la Brigade Alsace-Lorraine. Octobre 1944, nous passions à l'attaque. Nous savions que le retour au pays devrait être payé très cher. Le destin s'incline lentement vers nous. Les géants sont à l'action dans une mêlée titanesque de feu, de fer, de sang, de morts.

Les anciens de la B.A.L. fleurissent les tombes de ceux qui sont morts pour la France aux cimetières de Froideconche et d'Altkirch.

Hommage au Bulletin : Sylvain NONDIER nous écrit : Je suis obligé de vous demander d'excuser ce long silence. Bien reçu vos bulletins n° 4 et 5. Dommage pour les camarades qui n'ont pu les recevoir. Le Bulletin représente pour nous, Anciens de la B.A.L., un vrai souvenir que nous ne manquerons pas de garder précieusement. Ne nous rappelle-t-il pas le beau temps où unis, nous montions un combat pour la même cause.

Pierre et André ABRAHAMSON nous écrivent d'Ostwald (un petit bled bien tranquille dans les environs de Strasbourg). Ils terminent leur lettre par un vibrant "Vive la Brigade et son Colonel".

Section Bas-Rhin : le 14 juillet 1947 eut lieu l'inauguration de la rue de la Brigade Alsace-Lorraine à Gerstheim, 70 membres étaient présents.

Le 6.12.1947 : fin du Comité provisoire de la Section Bas-Rhin. Président CLAUSS Théo - Vice-président : MOTTI Hannibal - Secrétaire DIEMER Charles - Secrétaire adjoint : DORNER Marc - Assesseurs WINTER - GENTZBOURGER - HOLL.

L'année 1947 prend fin, avec en dernière page du n° 8, l'odyssée des froides journées de janvier 1945, histoire de Gerstheim par le maquisard MAHOMED-BEN-SIDI (*dont on saura plus tard qu'il s'agissait du Pasteur Fernand FRANTZ - Ndlr*).

Le rédacteur P.M. du Bulletin dit à tous les camarades : "Les uns aux autres, nous disons également et avec conviction : "Joyeux Noël et Bonne année 1948".

JANVIER 1948 : notre ancien Aumônier, l'Abbé Pierre BOCKEL publie un livret : *André MALRAUX tel qu'il m'est apparu*. Sur invitation du Ciné-Club Universitaire, il écrit : il peut paraître surprenant que ce soit précisément un prêtre auquel il revient la délicate mission de vous présenter André MALRAUX, à propos de la projection de son film L'ESPOIR. Entre autres, il désigne le MALRAUX qu'il voudrait présenter "le seul pour qui il me soit possible de le faire, c'est le Colonel BERGER tel qu'il m'est apparu tout au long de notre commune aventure à la Brigade Alsace-Lorraine. Pour moi, il figure parmi ceux de nos contemporains des plus grandes personnalités. Ainsi présenté mon témoignage est en mesure de traduire les sentiments profonds de tous mes camarades de la B.A.L. au nom de qui je parle".

Notre camarade SOULA, Secrétaire général de l'Amicale, déménage pour le Sud-Ouest, Marcel SION le remplace dans cette fonction au Comité central.

Le printemps de 1948 approche, notre souci premier est l'entretien de cimetières ; nous allons nous en occuper.

JANVIER - FEVRIER 1948 : un mariage. Marc OFFENSTEIN épouse Mademoiselle GROS de Dannemarie ; nos félicitations.

31.1.1948 : Pierre PILLOT écrit : "maintenant, je suis civil depuis le 17.12.1947. Je suis agréé à la Caisse Primaire de Sécurité Sociale comme contrôleur des Employeurs ; je vais aussi m'occuper de la Section Moselle qui est en veilleuse."

Le 5 février 1948 : réunion du Comité central.

Un nouveau Comité est élu - préparations de l'Assemblée générale de 1948.

Julien LIBOLD